

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payables d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7ÈME ANNÉE, No 318. — SAMEDI, 7 JUIN 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAU: 40, PLACE JACQUES CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. F.-D. BLACK, DÉCÉDÉ



L'HON. J.-R. THIBAUDEAU, SHÉRIF DE MONTREAL



M. J.-M. LORANGER, DÉCÉDÉ

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 JUIN 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Lelieu.—Revue générale, par G.-A. Dumont.—La femme, par Rodolphe Brunet.—Poésie : Chant des explorateurs, par Dr R. Chevrier.—Le nom, par Henri Malin.—Un ouvrier, par M. Cochin.—Le coin des enfants : Un bon chien, par Pierre Duchateau.—Nos gravures.—Un souvenir de la guerre de sécession : La bataille de Frederickburg.—Océanographie : La vie dans les profondeurs de la mer, par L. Beauval.—Chez les Esquimaux.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Notes historiques.—Feuilletons : Famille Sans-Nom, par Jules Verne.—Le Régiment (suite).—Usages et coutumes : L'hospitalité.

GRAVURES : Portrait de M. F.-D. Black, trésorier de la de la cité.—Portrait de l'hon. R. Thibaudeau, shérif de Montréal.—Portrait de M. J.-M. Loranger.—Le retour des hirondelles.—Gravures des feuilletons.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
88 Primes, à \$1	-	-	-	88
94 Primes	-	-	-	\$200

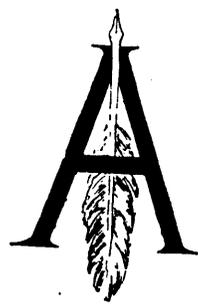
Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-QUATRIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-quatrième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MAI, aura lieu SAMEDI, le 7 JUIN, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre



U moment où vous lirez cette causerie, Son Altesse Royale le Prince Arthur, William Patrick Albert, duc de Connaught etc., etc... septième enfant de la reine Victoria, aura le plaisir de se trouver parmi nous.

Et, vraiment, je suis convaincu qu'il apprécie toute l'étendue de son bonheur, après le long voyage qu'il vient de faire dans des contrées habitées par des citoyens nègres, cuivrés,

jaunes, rouges, indiens, chinois, japonais, orangistes ou equalrightistes, pour venir enfin se reposer quelques jours dans cette bonne province de Québec, pays des idées saines et civilisées.

Ce qu'il a dû souffrir, ce pauvre prince, d'être obligé de recevoir, à chaque arrêt du train, ces adresses monotones commençant toujours par le impiternel :

Qu'il plaise à votre Altesse Royale.

Et quelle fatigue que de donner chaque fois des poignées de mains aux importuns qui venaient le fatiguer !

Toujours les mêmes phrases, le même style aplati, à quatre pattes !

Il y a cependant des exceptions, il faut le constater, et j'en ai trouvé une dans la bienvenue qui a été souhaitée, il y a vingt ans, au même prince, lors de son passage à Montréal et de sa visite au Séminaire.

C'était M. Bayle, cet excellent homme et ce bon prêtre que nous regrettons, qui recevait le prince, et voici comment il s'exprime, en lui présentant les élèves :

"PRINCE,

"Vous avez devant vous une jeunesse qui reflète les sentiments de la population et qui sera l'avenir. Les sentiments de loyauté qu'elle vous exprime sont, veuillez bien n'en pas douter, ceux du pays tout entier. Quand vous serez de retour auprès de notre honorée Souveraine, votre noble et glorieuse mère, si jamais le souvenir de cette institution se présente un moment à votre pensée, veuillez assurer à Sa Majesté que cet établissement est fier de sa loyauté, qu'il l'a toujours enseignée et qu'il saura toujours le faire.

"Notre dévouement est basé sur trois raisons :

"La première c'est que la loyauté est pour nous un devoir, et veuillez croire que ce devoir est doux et agréable.

"Secondement, nous devons être dévoués à votre Auguste Mère par intérêt, car nous n'ignorons pas que la puissance britannique nous a conservé la possession de nos biens, et que notre honorée Souveraine nous couvre de sa puissante protection.

"En troisième lieu ces bienfaits ont créé un lien de reconnaissance qui ne trouvera dans cette maison que des cœurs battant à l'unisson."

Les italiques sont de moi.

Quoi de plus simple, de plus digne et de plus vrai et combien cela vaut mieux que le fatras des discours ordinaires.

Trois causes en effet peuvent nous inspirer du dévouement envers une puissance ou une autorité quelconque :

Le devoir, l'intérêt et la reconnaissance (s'il y a lieu).

* * Pendant que les citoyens des colonies britanniques font tant de protestations de dévouement envers la couronne d'Angleterre, les Anglais des bords de la Tamise ne se gênent d'exprimer leur mécontentement au frère aîné du prince Arthur.

Il y a quelques jours, en effet, une lettre attachée à une pierre fut trouvée dans la cour du château de Marlborough, habitée par le prince de Galles.

Le papier contenait ces mots :

"Donnez-nous du pain si vous voulez régner.

"Signé : Des milliers d'Anglais qui meurent de faim."

On meurt de faim dans ce pays des milliards, en plein Londres où quelques ducs possèdent des fortunes invraisemblables.

Pendant que les uns, placés tout en haut de l'échelle sociale, succombent à des indigestions, chaque soir des milliers, des centaines de milles de pauvres diables se couchent sans souper, à la belle étoile.

Alors, il arrive, comme toujours, que l'on craint un mouvement anarchiste et l'on parle de faire sauter le Parlement de Londres.

* * Encore un disparu qui vient de réparaître ; c'est un nommé Kimber, dont on n'avait pas de nouvelles depuis longtemps et que l'on a retrouvé au fond du réservoir de l'aqueduc de Montréal.

Comme il était là depuis je ne sais combien de semaines, le corps n'était pas tout à fait complet ; et quand au reste, ce sont les Montréalais qui l'ont... bu, à l'état de dissolution, et si cela n'est pas très propre à écrire, ce l'est encore beaucoup moins à absorber.

Les conseillers municipaux de Montréal ont aussitôt constaté avec stupeur que la plupart des journaux trouvaient grandement à redire sur la nature du liquide vendu par le conseil aux contri-

buables, et ne se sont point gênés de laisser voir leur indignation.

Ces journalistes ne sont jamais contents !

Pendant ce temps là les opinions sont partagées sur un point : Kimber a-t-il été assassiné ou s'est-il tué ?

Pour moi, je n'ai pas le moindre doute qu'il y a eu assassinat, et le seul fait d'avoir trouvé le cadavre dans le réservoir de l'aqueduc suffit pour le prouver.

Ce réservoir est, en effet, le seul endroit de la cité qui ne soit pas surveillé, et par conséquent celui où un assassin a le plus de chances de cacher le corps de sa victime, sans crainte d'être découvert.

Eyraud, qui vient de se faire sottement arrêter à la Havane, aurait bien dû se réfugier là !

* * Ce ne sont pas seulement ceux qui meurent de faim qui menacent les trônes, car les princes eux mêmes demandent des réformes.

Un cousin du czar, le grand duc Constantin Constantinowich, vient d'être arrêté pour avoir écrit un poème révolutionnaire dont voici la traduction :

Mes amis et mes frères qui ont tant à souffrir et qui ont des griefs si multiples ne doivent pas se livrer au désespoir, car le Tout-Puissant connaît leurs souffrances et leurs misères.

Notre idéal sacré est brisé et foulé aux pieds, et nous voyons de tous côtés couler le sang des innocents. Mais il ne faut pas fléchir, car tous les obstacles devront crouler un jour.

La sainte liberté arrachera la couronne d'épines de votre front ; elle brisera vos chaînes, elle allégera la croix sous laquelle vous pliez et finira par triompher.

Mes chers amis, ce n'est pas là le rêve d'un poète, ce n'est pas un vain espoir. Regardez autour de vous : le malheur est partout, des ténèbres profondes nous environnent. La patrie est lasse de souffrir et abreuvée de sang ; elle lève ses yeux en pleurs vers le ciel et invoque sa miséricorde.

Je suis le tentateur de l'avenir. La destinée capricieuse m'a donné richesse, honneur et pouvoir. Mais à quoi tout cela me sert-il ? Tout sera englouti un jour par la tombe noire et froide.

Mais plus précieux sont les dons de la nature. Celle-ci m'a donné la parole et mon chant vous accompagnera dans la lutte contre le mal. Je vous demande de me faire bon accueil non pas en raison du sang qui coule dans mes veines, mais parce que, moi aussi, je suis prêt à faire le sacrifice de ma vie pour le bonheur et la gloire de la Russie, notre mère commune.

Tout cela est sans doute un peu vague, mais ce vague ne plaît pas au czar de toutes les Russies et le cousin n'est pas dans de beaux draps.

On le fera peut être disparaître tout simplement.

Leon Lelieu

REVUE GENERALE

M. de Bismarck—Sa vie—Sa résignation—Le duché de Lauenbourg.

Le prince de Bismarck a résigné la charge de chancelier de l'empire allemand, pour se retirer dans la vie privée. Depuis la mort de Guillaume I, nous pouvons le dire sans craindre de nous tromper, M. de Bismarck désirait vivement se retirer de la scène politique. Habitué qu'il était de gouverner seul l'Allemagne, car le vieil empereur le laissait agir à sa guise, il ne voulait pas être obligé un jour de plier devant un autre empereur, car il prévoyait d'avance qu'il ne pourrait pas exercer, sous un autre souverain, cette autorité qui lui était si chère. Il ne se trompait pas, comme la suite l'a prouvé. Nous avons tous présents à la mémoire ses démêlés avec le prince Frédéric, lorsqu'il eut monté les marches du trône. La mort seule du nouvel empereur mit fin à ces luttes.

Sous Guillaume II, Bismarck respira quelque peu. Il crut un instant qu'il pourrait exercer sur le jeune empereur le même ascendant qu'il avait eu sur son grand-père. Mais il ne fut pas lent à s'apercevoir de son erreur. Il vit bientôt que son élève, celui auquel il avait voulu inculquer ses idées politiques, ne subirait jamais son autorité. Aussitôt qu'il s'en aperçut, Bismarck offrit sa ré-

signation. Le jeune empereur, quoiqu'il caressât intérieurement le désir de remplacer le vieux chancelier, ne voulut pas accepter immédiatement cette résignation ; il craignait le contre-coup qu'elle pourrait avoir sur la politique étrangère de l'Allemagne. Mais en même temps qu'il feignait de s'opposer à la démission de M. de Bismarck, Guillaume cherchait dans son entourage un homme auquel il pourrait imposer ses idées et son autorité. On pensa qu'il choisirait son ancien favori, le comte de Walderssee, homme exécuté par Bismarck ; mais, à la surprise générale de tout le monde, il appela auprès de lui, au lieu d'un diplomate, un général presque inconnu, et qui ne s'est occupé jusqu'ici que de l'alignement des soldats soumis à son commandement. Nous avons nommé le général de Caprivi.

On a essayé d'expliquer d'une autre manière que la nôtre, la cause de la résignation du prince de Bismarck. On donna pour causes la défaite du chancelier aux dernières élections générales, son refus de se rendre auprès de l'empereur, un certain soir, vu que l'heure était avancée ; on ajoutait encore que le chancelier avait résigné en raison de son grand âge. Mais toutes ces raisons sont fausses ; la seule qui soit vraie est celle que nous avons donnée plus haut.

La défaite du chancelier, dit-on. Mais on a donc oublié qu'il n'a pas toujours été victorieux dans les campagnes électorales livrées antérieurement et que fréquemment son parti a été défait. Bien souvent, ce n'est qu'en faisant des alliances qu'il est parvenu à se maintenir au pouvoir. Il ne faut pas oublier non plus que l'empereur a été obligé plusieurs fois de dissoudre le parlement pour servir les intérêts du chancelier.

Le grand âge du chancelier, la maladie.—Le chancelier n'est pas jeune, il est vrai, mais il est encore bien conservé. Et la maladie dont il souffre est une de celles qui laissent vivre leurs patients de longues années, tout en leur faisant sentir périodiquement l'aiguillon de la douleur. A moins de changements subits dans sa santé, Bismarck aurait pu tenir encore pendant quelques années la charge qu'il remplissait dans l'empire allemand.

Guillaume II a commis une faute très grande en reléguant dans la vie privée ce vieil et fidèle serviteur. Car c'est à son habileté, que le roi de Prusse doit le droit de s'appeler, depuis 1870, empereur d'Allemagne. Et le prestige de cet homme tenait ferme le lien unissant entre eux tous les petits Etats allemands, et éloignait le jour où il sera inévitablement brisé, car l'histoire est là pour prouver que ces vastes empires n'ont qu'une existence éphémère.

D'ailleurs, depuis la résignation du prince de Bismarck, il est question déjà de former un parti séparatiste en Allemagne, parti qui se donnerait pour mission de travailler à l'indépendance complète des Etats germaniques. Dans son programme, ce parti dit que la Saxe, la Bavière, le Wurtemberg, etc., n'ont fait que périr depuis 1867, et qu'il leur faut une autonomie entière pour leur donner l'importance d'autrefois.

Nous ne sommes pas de ceux qui aiment Bismarck, notre origine française nous défend d'aimer celui auquel la France doit sa défaite de 1870, mais il y a une chose que le plus pur patriotisme ne défend pas, c'est de respecter les hommes qui travaillent à la grandeur et à la prospérité de leur pays d'origine. Et Bismarck est un de ceux-là. Tous ses actes ont contribué à relever le prestige de son pays ; tous ses efforts ont tendu vers un seul but : l'agrandissement territorial de l'Allemagne. Pour parvenir à ses fins, il n'a pas craint de prendre des territoires appartenant aux pays limitrophes de l'empire. L'Autriche, le Danemark et, en dernier lieu, la France, ont été obligés de lui céder quelques unes de leurs provinces. Mais que voulez-vous ? Le rêve de l'astucieux homme d'Etat était de réunir à la Prusse tous les pays d'origine allemande, et en laissant le pouvoir, il a la satisfaction de se dire qu'il l'a réali sé.

Par ce que nous venons d'écrire, nous ne voulons pas dire que nous approuvons tous les moyens employés par Bismarck, car très souvent il en a employé de très condamnables. Pour notre part,

la fin ne justifie pas les moyens, quelque noble ou grande qu'elle soit.

Pour résumer notre pensée : nous honorons en M. de Bismarck le patriote et l'homme d'Etat, dont le nom est désormais acquis à l'histoire, mais nous réservons notre jugement sur plusieurs de ses actes que nous croyons peu dignes d'un diplomate tel que lui.

* * M. de Bismarck a laissé la chancellerie où il demeurait pendant ses séjours à Berlin, pour se retirer dans sa maison de campagne à Friedrichsruhe, dans le duché de Lauenbourg, dont il vient d'être fait duc. C'est là qu'il vivra désormais loin des préoccupations constantes de la politique.

Un mot à propos du duché de Lauenbourg. Le duché qui a une population de 50,000 habitants, est situé sur la rive nord de l'Elbe, et est entouré des territoires de Lübeck, Mecklembourg, Hambourg, et Holstein. Il a appartenu d'abord au duché de Saxe ; en 1260, il en fut détaché. Il passa ensuite au duché de Brunswick (1689) ; puis successivement au Hanovre (1705), au royaume de Westphalie, à la France, au Hanovre et à la Prusse. Des traités conclus en 1815 le firent échoir au Danemark.

Lors de la guerre de 1864, les Prussiens et les Autrichiens en prirent possession, mais il resta à la Prusse. D'abord ce ne fut qu'une simple annexion, et les Lauenbourgeois crurent qu'ils jouiraient de tous les droits d'un pays autonome. Mais ils furent déçus dans leurs espérances. Ils ne furent pas lents, en effet, à s'apercevoir que leurs franchises n'avaient été aucunement sauvegardées par l'acte d'union. Aussitôt qu'ils s'en aperçurent, ils firent adresser une protestation par la diète lauenbourgeoise, réunie à Ratzebourg, à M. de Bismarck, qui venait d'être nommé ministre spécial pour le Lauenbourg.

M. de Bismarck ne donna d'abord qu'une réponse évasive ; mais, comme les Lauenbourgeois ne paraissaient pas vouloir se contenter de cette réponse, et devenaient menaçants, il eut la franchise de déclarer que le désir de la Prusse était de s'annexer le duché d'une manière complète. Cette annexion fut votée en 1866 ; mais, comme il y eut une forte opposition dans la chambre des députés prussienne, qui déclara illégal l'acte d'union, tant qu'il n'aurait pas été sanctionné par les deux chambres, le gouvernement ne fit pas l'annexion immédiatement.

En 1876, en raison de déficits annuels dans les finances du duché, devenus très limités depuis l'union, les Lauenbourgeois demandèrent une annexion complète, qui fut accordée. Le duché fut divisé entre le pays et le grand-duc (Guillaume Ier, roi de Prusse). Le roi eut en partage la seigneurie de Schwarzenbeck, occupée en grande partie par la forêt de Sashsenwald. Comme marque de reconnaissance pour les services qu'il lui avait rendus, Guillaume Ier offrit cette forêt où est aussi situé Friedrichsruhe, à M. de Bismarck.

Voilà en peu de mots, l'histoire de ce duché qui vient de devenir l'apanage honorifique du créateur de l'empire allemand.

G. A. Dumont

LA FEMME

A MADEMOISELLE L.....

La femme ! voilà un nom magique, un nom puissant, un nom dont l'écho est immense dans le cœur de l'homme, enfin, un nom qu'on aime toujours et partout.

La femme a sa place marquée sur tous les degrés de l'échelle sociale ; qu'on la peigne mère, épouse, vierge ou enfant, elle demeure toujours ce qu'elle est, c'est-à-dire, la personnification de l'affection sincère et tendre, la compagne assidue, le conseil et le cœur de l'homme, l'ange protecteur, la consolation et le soutien des auteurs de sa vie, le bonheur, la douceur, la gaieté, la joie et l'innocence candide du foyer.

La femme, c'est le plus brillant diamant dont

l'univers soit paré, c'est l'amour personnifié ; et avec ses nombreuses qualités, sa beauté sans égale, ses formes charmantes, ses grâces divines, la femme semble être d'une essence au-dessus de l'humanité. Il faut aussi reconnaître et admirer le courage, la vertu et la sagesse des filles d'Eve. Pour le prouver, il n'est pas nécessaire d'aller bien loin. Victoria, notre reine, n'attire-t-elle pas le respect et l'admiration de la vieille Europe comme de la jeune Amérique ?

Depuis des siècles on vénère, on acclame avec enthousiasme la femme, et cependant la roue des âges nous laisse toujours apercevoir quelque chose de nouveau, soit dans le dévouement incompréhensible d'une mère, soit dans l'affection vive et admirable d'une épouse modeste et dévouée, ou soit encore, dans la sagesse précoce et dans la vertu héroïque et sublime d'une vierge.

La femme, c'est l'incarnation vivante de tout ce qu'il y a de beau, de grand et de noble en ce monde.

L'amour, le premier des sentiments n'a-t-il pas posé dans le cœur de la femme son siège capital ? Car, l'un et l'autre se ressemblent, l'amour c'est la femme, et la femme c'est l'amour !

Mais il est une raison plus grande encore que celles que j'ai citées, et un mobile plus puissant, qui doivent nous porter davantage au respect, à l'amour et à l'admiration envers la femme.

D'abord, c'est à la femme que nous devons la plus grande partie de notre vie physique ; ensuite, c'est encore à elle que nous devons la plus forte part du salut de notre âme, puisque Marie était une femme et que c'est elle qui en enfantant le Dieu Sauveur, nous a sauvés d'une condamnation éternelle qui devait nous plonger dans le plus profond des abîmes.

Donc, saluons et acclamons la femme, source de vie, de vertu et de courage.

De Boufflers a dit : " Sans la femme, l'aurore et le soir de la vie seraient sans secours, et son midi sans plaisir."

Et de Boufflers avait raison ; car peindre la femme, c'est peindre, ou plutôt tracer le modèle parfait de la douceur, de la bonté, de la charité, du dévouement, de l'héroïsme et de... l'amour !

Si Dieu a permis qu'une femme fut cause de notre condamnation éternelle, il a aussi voulu qu'une autre femme rachetât la faute d'Eve, en nous donnant avec le fruit de ses entrailles, le salut éternel, et la suprême félicité des cieux.

Faire le portrait de la femme, c'est buriner ce que Dieu dans sa sagesse infinie a fait de plus divin et de plus parfait.

O femme, noble femme ! salut, mille fois salut ! car tu peux être fière de ton œuvre, puisque tous les hommes, tous les peuples et toutes les générations te doivent le jour ! Tu as enfanté les rois comme les valets, les maîtres comme les serviteurs, les grands comme les petits, les savants comme les ignorants, les génies les plus illustres comme les plus humbles de toute l'humanité pensante !

Reçois donc nos hommages quelque humbles qu'ils soient, et côte à côte avec l'homme, la main dans la main, chante au Créateur l'hymne éternel de la création, car les louanges du Seigneur ainsi chantées monteront dans l'espace jusqu'au plus haut des cieux, jusqu'au trône même de l'Eternel.

Rodolphe Brunet



CHANT DES EXPLORATEURS

(A mon ami Alfred Parent)

Chaîne en main, jalons sur l'épaule
Allons tous par monts et par vaux
Vers l'Equateur ou vers le pôle
En quête de pays nouveaux.
Et qu'une gaieté continue
Brille aux fronts comme dans les cœurs,
Au son d'une chanson connue
En avant les explorateurs !

Nous avons quitté les ivresses
Du clocher, du sol, du foyer,
Et nos cœurs sous mille tristesses
Peut-être ont failli se broyer.
Pourtant la nature si belle
A bien des charmes enchanteurs ;
L'âme aux ennuis toujours rebelle
En avant les explorateurs !

Allons ! livrons avec la hache
A tout géant un fier combat ;
Brisons le lierre qu'on arrache
Comme le chêne qu'on abat—
Poursuivons sans fin notre course
Joyeux et le front en sueurs—
Pour le pays, et notre bourse.....
En avant les explorateurs !

A travers les champs pleins de roses
Allons gaiment, n'écouter pas
Les pleurs des papillons moroses
Qu'on rend veufs, hélas, sous nos pas !
Quoique de toute poésie
Nous soyons tous fort amateurs
Foulant nids, lys, herbe fleurie,
En avant les explorateurs !

Côtoyons sans peur les abîmes,
Rions des moustiques armés :
Que les torrents, les hautes cimes
Ne nous voient jamais alarmés !
Et que les forêts solitaires,
Que la rive aux flots clapoteurs,
Que rien n'ait pour nous de mystères
En avant les explorateurs !

D. R. Chever

LE NOM !

I

Cette après-midi-là, M. Sauvallier reçut de son fils cadet, lieutenant en garnison à Versailles, la lettre suivante :

Versailles, le 25 mai 1883.

" Mon cher père,

" Je suis sous le coup d'une catastrophe effroyable qui vous frappe autant que moi. Je vous écris, car je ne peux plus, je ne dois plus vous revoir, je suis indigne de vous.

" Entraîné par un ami, j'ai joué à la Bourse et j'ai été emporté dans la débâcle d'hier, dans cet effondrement subit où tant de fortunes ont sombré.

" Je n'ose vous dire combien je perds ; il le faut, pourtant, car l'honneur des Sauvallier est engagé. Hélas, c'est votre ruine à peu près complète !

" Je dois quatre cent soixante huit mille francs ! Ah ! maudissez-moi ! je suis un misérable ! mais je ne soupçonnais pas que cela fût possible !

" Après avoir, en vain, tout essayé pour éviter ce désastre, je suis rentré dans ma chambre, fou, la tête en feu, décidé à en finir avec la vie. Mais j'ai appris qu'on recrutait des officiers de bonne volonté pour le Tonkin ; j'ai demandé à partir. Le suicide ne changeait rien à la situation ; il laissait une tache dans la famille.

" Là-bas, au moins, ma mort sera utile ; vous n'aurez pas à en rougir, et elle vous inspirera, peut

être, un peu de compassion pour ce fils coupable, mais malheureux et désespéré, qui souffre cruellement du mal qu'il vous fait et qui vous dit adieu pour toujours !

" CAMILLE SAUVALLIER ".

II

M. Sauvallier, veuf depuis plusieurs années, un des fondeurs les plus estimés de Paris, était juge au tribunal de commerce et officier de la Légion d'honneur. Il avait deux fils : Camille, le lieutenant, et Auguste, peintre d'une certaine originalité, marié à une charmante femme et père d'une petite fille de six ans, Andrée. Il les avait détournés de toute entreprise commerciale, craignant leur inexpérience, redoutant pour eux le hasard parfois si cruel des affaires ; il exigea même qu'après sa mort la fonderie fut liquidée et non vendue, afin qu'elle ne passât pas en d'autres mains et pour être sûr de conserver éternellement intacte le nom des Sauvallier.

Et voilà qu'en dépit de toutes ces précautions, un malheur plus grand que tous ceux qu'il aurait pu prévoir le frappait !

Anéanti dans son fauteuil, l'œil hagard, il dut relire la lettre pour s'assurer qu'il ne rêvait pas ! C'était donc vrai ! Camille l'avait ruiné, déshonoré peut-être ! Il lui semblait que les objets qui l'entouraient n'étaient plus les mêmes. Il se leva péniblement, comme écrasé sous un fardeau trop lourd, les membres brisés, l'être tout détraqué par la secousse ; puis il retomba assis, et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

La somme devait être versée le lendemain ; il fallait se la procurer à tout prix. C'était dur ; la fortune du fondeur se composait du matériel et des marchandises. Une réalisation si prompte donnerait-elle les ressources nécessaires ? Il n'en savait rien encore ! Et puis après, une fois cette dette payée, pourrait-il tenir ses engagements ? Alors, ce serait la faillite !... la faillite de Sauvallier ! Failli, lui ! officier de la Légion d'honneur ! juge au tribunal de commerce !... Jamais ! il se tuerait plutôt !...

Mais avant, il essaierait tout : il tenterait l'impossible...

Alors, toute la nuit, le pauvre homme chercha, calcula, imagina des combinaisons ; et, le matin, se mit en route, l'angoisse au cœur.

Il s'adressa à des confrères, à des camarades, à des amis ; leur conta l'horrible aventure. On s'intéressa à son sort. Pour lui venir en aide, des collègues lui achetèrent comptant des marchandises, d'autres lui firent des avances, d'autres lui prêtèrent de l'argent. Jusqu'à la nuit, en voiture, il parcourut Paris dans tous les sens ; il rentrait, apportait à son caissier des mandats, des billets de banque, des ordres de livraison, puis repartait au galop dans une autre direction, recommençant partout le même récit, implorant partout le même service.

Le soir, comme il examinait les résultats de la journée, Auguste arriva avec sa femme et Andrée. Lui aussi, avait emprunté, avait vendu des tableaux à vil prix ; et il apportait une vingtaine de mille francs.

Andrée, ignorante du malheur de ses parents, s'était tout de suite mise à jouer avec "sa Jeanne," une poupée presque aussi grande qu'elle, que son grand-père lui avait donnée quelques jours auparavant et qu'elle aimait, disait-elle, "comme une fille pour de vrai".

Elle l'avait installée dans un fauteuil, la contemplait à distance ; puis, étonnée sans doute qu'avec une telle apparence de vie elle ne bougeât pas, elle posa à sa mère cette question : " Les poupées, c'est des personnes désanimées, n'est-ce pas ? "

Mais la jeune femme n'entendit point. La petite fut frappée de la tristesse de ses parents ; elle s'intéressa à ce qui se passait autour d'elle, portant ses regards de l'un à l'autre, cherchant à comprendre. Elle vit son père donner son portefeuille, sa mère déposer sur la table ses bracelets, ses colliers, ses boucles d'oreilles, ses bagues, et M. Sauvallier remercia avec des larmes. Alors songeuse et grave, elle retourna vers sa poupée, l'embrassa avec la passion émue d'un adieu suprême, puis s'approchant de son grand-père, elle la lui tendit en disant d'un air doux et résigné : Tiens, grand-père, tu la rendras au marchand !

M. Sauvallier éclata en sanglots dans le cou de sa petite fille et murmurant : Toi aussi, mon ange ! Ah ! le misérable !... le misérable !...

La dette de Camille fut payée ! l'honneur était sauf ! Mais la fortune de M. Sauvallier n'existait plus.

Grâce à certaines combinaisons, il put conserver la propriété de la fonderie. Alors il se dit qu'il travaillerait encore, malgré ses soixante ans ; qu'il travaillerait sans repos, avec l'acharnement inquiet de ceux qui commencent la vie et que tourmente le souci du lendemain.

Il réduisit ses dépenses, donna congé de son appartement pour habiter avec son fils, vendit sa voiture et ses chevaux, renvoya ses domestiques, diminua son personnel. Auguste prit la place du dessinateur ; sa femme celle de la caissière. Et chacun se mit à l'œuvre, accepta sa tâche sans souiller, avec le sentiment d'un grand devoir à accomplir.

La conduite de ce vieillard, si jaloux de son nom, si intègre, si courageux dans sa ruine, excita autour de lui des sympathies profondes. Tous ceux qui le connaissaient compatirent à sa destinée ; le nombre des commandes s'accrut très vite ; et bientôt, une activité inaccoutumée enflévrant l'établissement, le remua de fond en comble et ralluma un peu les espérances de M. Sauvallier.

Mais une crainte persistait en lui, troublait son sommeil, arrêta sa pensée au milieu de ses occupations : il avait peur d'apprendre, un jour que Camille avait encore joué, qu'il s'était endetté de nouveau. Il défendait qu'on parlât de lui en sa présence ; c'était dorénavant le mauvais fils, celui dont la honte, et dont le souvenir, pesant comme un remords, attristait la maison paternelle et rend les repas silencieux.

Les mois passèrent ; une année s'écoula, puis une autre... Maintenant, là-bas, du côté de Grenelle, la fonderie était prise d'une rage de travail, d'une fécondité prodigieuse ; elle ne se reposait plus ; elle se donnait tout entière, ayant conscience, elle aussi, de son devoir ; ses fourneaux brillaient dans l'ombre des hangars comme des yeux ardents ; son souffle puissant secouait le sol à l'entour ; le métal fondu, fumant et rouge, coulait de ses creusets comme le sang de son corps ; le matin, bien avant l'heure elle appelait les hommes de son cri aigu, et, toute la nuit, pour l'éclairer, une grande lueur brillait dans le ciel, au-dessus de sa tête.

III

On était alors en pleine campagne du Tonkin. Nos soldats luttèrent avec acharnement contre un ennemi insaisissable, toujours renaissant, dans une contrée inconnue, hérissée de difficultés sans nombre. Le moindre succès excitait le patriotisme populaire ; les opérations duraient depuis très longtemps, et l'on attendait avec impatience la victoire définitive qui nous rendrait maîtres du pays.

Un matin, Auguste, tout pâle, entra dans le cabinet de son père et lui tendit un journal. Celui-ci lut à la " dernière heure " la dépêche suivante :

" Du camp retranché de Lang-Song, 12 février 1885.—Aujourd'hui, le capitaine Sauvallier a attaqué l'ennemi avec une extrême vigueur ; a lutté tout le jour contre des forces considérables ; a enlevé successivement quatre redoutes. A la dernière, ses soldats se débattaient, écrasés par le nombre ; quoique blessé grièvement à la tête et la cuisse traversée par une balle, il s'est fait porter par deux hommes, a rallié sa compagnie et l'a entraînée à l'assaut. Conduite admirable ; son état est désespéré. J'ai attaché la croix à sa poitrine, ce brillant fait d'armes me permettra d'entrer demain à Lang-Song.—Vingt-sept tués, quarante-trois blessés.—Général Brière de l'Isle."

Une émotion étrange dans laquelle il y avait de l'angoisse mêlée à la joie, fit battre le cœur de M. Sauvallier. Un moment, il resta silencieux ; puis, le regard un peu vague, l'œil agrandi par un étonnement douloureux, il demanda à son fils d'une voix lente :

— Tu crois que c'est lui ?... Il serait donc capitaine ?

Il parcourut la dépêche une seconde fois et murmura doucement : " La croix ! Etat désespéré ! " Et une larme coula le long de sa joue.

Deux heures plus tard, une lettre du ministre de la guerre avisait la famille de cet événement, et le lendemain tous les journaux parlèrent du capitaine Sauvallier, rappelant que c'était le fils de l'honorable fondateur de Grenelle. Bientôt ils donnèrent des détails. Camille, cité plusieurs fois à l'ordre du jour, avait été nommé capitaine quelques mois auparavant. Il s'était signalé durant la campagne par une cranerie imperturbable devant le feu, un mépris profond de la mort qu'il semblait rechercher.

Cet acte d'énergie héroïque remua la presse entière, enthousiasma la population. Et le nom de Sauvallier fut dans toutes les bouches : son portrait apparut dans les vitrines des libraires ; les journaux illustrés le représentèrent devant la redoute, porté sur les épaules de deux hommes, l'épée tendue vers l'ennemi ; il excitait ses soldats de la voix, du geste et du regard, l'air farouche et sublime, avec son front bandé à la hâte d'un mouchoir et son visage tout sanglant.

Maintenant, le fondateur ne pouvait sortir sans apercevoir Camille partout. Aux kiosques des boulevards, au coin des rues, à la devanture des éditeurs, Camille le regardait passer, le suivait des yeux comme s'il était vivant et ne le quittait que pour le reprendre plus loin.

A chaque pas, M. Sauvallier recevait des félicitations ; sa table débordait de lettres et de cartes qui le complimentaient. Mais, hélas ! les dépêches qu'il recevait quotidiennement du Tonkin ne laissaient que peu d'espoir ; ce fils, dont il était si fier aujourd'hui, le reverrait-il jamais ?

Trois mois après, un matin, M. Sauvallier travaillait dans son cabinet ; la porte s'entrebailla doucement, et la petite tête frisée d'Andrée apparut. La gamine semblait heureuse : ses yeux pétillaient de malice. Et subitement elle entra tirant par la main le capitaine Sauvallier, puis cria de son air futé : " Tiens, grand-père, voilà ! "

Auguste et sa femme pénétrèrent à leur tour dans la pièce.

M. Sauvallier qu'on n'avait pas prévenu de l'arrivée de son fils se leva brusquement, puis resta immobile, suffoqué par l'émotion. Il voyait Camille avec sa balafre au front, avec sa croix sur la poitrine. C'était donc lui le héros dont la France avait appris le nom, dont le haut fait resterait dans les livres, c'était lui l'honneur vivant de la famille.

Timide et gêné comme un enfant coupable, Camille baissait la tête ; mais il voyait son père changé, vieilli à cause de lui et il pensait à sa faute avec un serrement de cœur extrême.

Alors, très humble, un peu courbé, prêt à plier les genoux, il s'avança à pas lents jusqu'aux pieds de son père. Mais à ce moment, M. Sauvallier, d'un élan brusque le saisit à la poitrine en s'écriant d'une voix subitement déchirée par les larmes : " Non, Camille !... dans mes bras ! dans mes bras ! "

Et le père et le fils s'étreignirent étroitement, les épaules secouées de sanglots, tandis qu'à côté d'eux Auguste et sa femme pleuraient.

Ils étaient là, muets depuis quelques minutes, lorsqu'Andrée qui était ressortie accourut avec sa poupée vers le capitaine, et la lui présentant : " C'est Jeanne ! tu la reconnais, embrasse-la donc ! Elle a grandi, n'est-ce pas ? "

HENRI MALIN.

UN OUVRIER

Abraham Lincoln, écrit M. Cochin dans le *Magasin Pittoresque*, était un grand homme de six pieds trois pouces, extrêmement gauche dans sa tenue, avec un large front et des cheveux qui, comme il le disait lui-même, avaient l'ambition de faire leur chemin dans le monde, des yeux profonds et mélancoliques, une large bouche qui aimait à éclater de rire, et cette barbe au menton que les Américains portent avec un goût aussi inexplicable que caractéristique. Ce grand homme

avait de grands bras, de grands pieds, de grandes mains, et si vous l'aviez vu, peut-être qu'un sourire involontaire eût parcouru vos lèvres et vous vous seriez dit : " Voilà un homme qui a de très grands bras comme un batelier, et de très grandes mains comme un charpentier. "

En effet, cet homme était à la fois un batelier et un charpentier. Il fut, dans cette condition obscure, simple ouvrier jusqu'à vingt ans ; il était à vingt-cinq ans, à force de travail et d'étude, devenu avocat dans une petite ville. A trente ans, il était orateur populaire et membre de la magistrature de son Etat ; à cinquante ans, il était président de cet illustre pays, président d'un peuple libre, chef d'une des branches les plus vigoureuses et les plus jeunes de la race humaine. A cinquante-six ans, il mourait assassiné et il entra dans l'histoire par la porte magnifique du martyr, ayant eu l'honneur incomparable d'illuminer son nom plébéien de trois rayons d'une gloire extraordinaire : car il avait tiré sa personne de l'obscurité pour la porter à la gloire, il avait arraché son pays à la discorde pour le faire entrer dans la paix, et il avait pris quatre millions de ses semblables dans les chaînes de l'esclavage pour les introduire dans la terre promise de la liberté.

On nous parle des grands travaux d'Hercule, on nous raconte les légendes de ces chevaliers qui ont donné la vie pour la vérité. Est-ce qu'il y a quelque chose de plus beau, dans ces vieux souvenirs, que la vie du bûcheron de Springfield ?

LE COIN DES ENFANTS

UN BON CHIEN

Léon avait trois ans à peine, lorsqu'un ami de son père lui fit cadeau de Milord.

Ce dernier, très jeune, comme son nouveau maître, avait quitté depuis peu la niche maternelle, où son frère jumeau et lui vivaient dans une joyeuse tranquillité.

Il est permis de croire que les douceurs du foyer de famille se retracèrent parfois à sa mémoire et lui arrachèrent maints soupirs de regret.

Mais ce bon chien, fidèle aux traditions de sa race sut faire abstraction de ses sentiments personnels pour s'attacher à l'enfant.

A part l'étourderie de son âge, la fougue d'une nature exubérante et primesautière, qui le porta, avouons-le, à commettre quelques fautes de légèreté, Milord se montra très loyal.

Loin d'être rebelle aux lois de savoir vivre ; loin de confondre le " mien " et le " tien " dans un oubli coupable, il s'inculqua bientôt les principes qu'il devait pratiquer durant toute la vie. Cette conduite plaidait en sa faveur. Tous, dans la maison des maîtres, lui accordèrent estime et affection.

Tous ? Hélas ! nous nous trompons. Un seul se fit dur, tyrannique, cruel même vis-à-vis de l'humble serviteur. Milord abdiquait ses goûts, quittait son repas au moindre signe, au moindre mot. D'une patience exemplaire, se prêtant à tous les caprices, non point de mauvaise grâce, en protestant ou en regimbant, mais avec gaieté, comment le pauvre chien ne put-il trouver grâce aux yeux de Léon ?

Le premier fouet que ce dernier fabriqua de ses mains enfantines s'employa à cingler les flancs de l'animal. Celui-ci prit la fuite.

— Ici, Milord ! ici ! dit une voix impérieuse ; et l'oreille basse, l'œil inquiet, le chien revint, aussitôt, avec l'air de dire :

— Qu'ai-je fait ?... qu'ai-je donc fait ?...

Un nouveau coup de fouet fut la réponse du maître. Etrange morale, pratiquée aux dépens du bon chien !

Milord trouva bien d'autres occasions de s'étonner, de s'attrister et de souffrir. Oui, de souffrir ; car un être qui trouve en soi la faculté d'obéissance et d'amour, ne peut rester insensible à l'injustice ni aux mauvais traitements.

Léon encourut de sérieux reproches de la part de son père : il s'en prit à son chien.

— Vilain animal ! tu m'as fait punir !... tu es un méchant, un sournois !...

Et des coups de pied, comme accompagnement à ces épithètes, ce qui était bête et odieux.

Le souffre-douleur essayait de protester en agitant sa bonne grosse queue, en fixant sur son petit maître des yeux qui eussent attendu un rocher ; mais cette mimique ne servait de rien.

Croyez-vous qu'en atteignant l'âge de raison, l'enfant devint plus juste et plus raisonnable ? Point du tout. Il frappa plus fort parce qu'il avait plus de force, et cela par habitude, irréflection et cruauté.

Un jour entre autres, Léon jouait dans le parc qui fait suite à la maison de son père. Il s'était fait une solide badine d'une branche de coudrier et en exerçait la souplesse sur le dos de Milord.

La badine était non seulement souple, mais redoutable. Les oreilles du chien furent cinglées de belle sorte et l'animal s'enfuit en hurlant.

— Ici, Milord ! Ici ! Mais, cette fois, Milord n'obéit pas.

Furieux de cette révolte, Léon allait se lancer à la poursuite du rebelle, lorsqu'un homme surgit tout à coup des profondeurs du fourré.

Il était de haute taille, de mauvaise mine, vêtu de sordides haillons ; ses lèvres se distendaient sous un audacieux sourire, et son œil, tout brillant de convoitise, se fixait sur la chaîne de montre qui étincelait sur la poitrine de l'enfant.

Léon jeta un cri. Une main s'abattit sur sa bouche, un autre leva au dessus de sa tête un bâton noueux :

— Pas de résistance, ou tu es mort !

Hélas ! l'enfant sentait bien que toute lutte était impossible. La voix menaçante le clouait sur place, le terrifiait, faisait battre son cœur à coups redoublés,

Il ferma les yeux ; mais un choc imprévu les lui fit ouvrir. Ce choc l'avait séparé de l'agresseur ; ce dernier était aux prises avec Milord.

Le chien n'aboyait pas ; son poil hérissé, sa gueule entr'ouverte témoignaient d'une sourde colère. Sans relâche, malgré le bâton qui tournoyait et frappait au hasard, il s'élançait sur l'ennemi et arrachait de ses dents aiguës quelque lambeau de vêtement.

L'homme comprit que l'animal était le plus fort. Se tenant sur la défensive, il recula peu à peu, atteignit la limite du parc, d'un bond escalada le mur de clôture et prit la clef des champs.

Soudain, deux bras d'enfant se nouèrent à l'entour du cou de Milord et des larmes tombèrent une à une sur sa tête, sur ses pauvres oreilles ensanglantées.

— Oh ! Milord ! Milord, mon bon chien ! sans toi, sans ton aide, que serais-je devenu ! Milord, pardonne-moi... pourras-tu oublier ?...

Surpris de ces accents, aussi modeste que s'il n'eût point accompli une action d'éclat, l'animal remuait la queue et poussait de petits cris satisfaits, fort éloquents dans leur simplicité. Puis, obéissant à son maître qui l'entraînait à sa suite, il revint vers la maison.

Là, apercevant son père, Léon s'approcha sans hésiter et, désignant de la main l'humble héros :

— Voilà mon sauveur, celui qui m'a rendu le bien pour le mal !

Reconnaitre une faute, c'est en commencer la réparation.

Le père de notre ami usa d'indulgence et dit à l'enfant :

— Souviens-toi que, si Dieu a créé les animaux pour nous défendre et nous servir, cette loi même condamne l'homme qui abuse de sa puissance pour les maltraiter.

PIERRE DUCHATEAU.

(Du *Saint-Nicolas*).

Enfant terrible... mâchant les fruits du datier : — Maman ! si je mange assez de dates, est-ce que je deviendrai un almanach ?

* *

Un petit mendiant chante dans une cour. Quand il a fini on lui jette, d'une seule fenêtre, une pièce de deux centimes.

— Deux cents ? Tout ça ? Dans une maison à cinq étages, deux cents... Donnez-vous donc la peine d'être orphelin.



FEU M. BLACK

Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs, cette semaine, le portrait de l'habile financier qui a géré, depuis plusieurs années, les finances de la ville de Montréal, en qualité de trésorier.

Homme probe et habile, il a su conduire avec un rare talent les finances municipales. L'an dernier, il a accompagné M. le maire Grenier en Angleterre, pour y contracter l'emprunt d'un million.

M. Black était trésorier de la ville de Montréal depuis 1867, époque où il remplaça M. L.-W. Tessier, qui avait été forcé de se retirer pour des raisons de santé.

L'HON. R. THIBAUDEAU

M. R. Thibaudeau est né au Cap Santé, comté de Portneuf, en 1837. Il vint à Montréal en 1867 prendre la direction de l'importante maison de Thibaudeau, Frères & Cie, prit une part très active à la politique et fut nommé sénateur de la division Rigaud sous le gouvernement Mackenzie. Depuis plusieurs années, il ne s'est occupé que de grandes industries et à diverses époques fit partie du bureau de direction de plusieurs compagnies, entr'autres la Compagnie Hudson, Compagnie de coton de Valleyfield et aujourd'hui dirige encore la Compagnie de Téléphone Bell, l'Assurance Royale Canadienne, la Compagnie Royale Electrique, Dominion Express Co'y. Il est aussi depuis sa fondation le président des directeurs de l'Hôpital Notre-Dame.

Il fut nommé Shérif du district de Montréal le 9 avril 1890, en remplacement de l'hon. P.-J. O. Chauvneau, décédé.

J. M. LORANGER, C. R.

Un des membres les plus anciens et les plus distingués du Barreau de Montréal, un des personnages les plus sympathiques de la société montréalaise, vient de disparaître dans la personne de M. Joseph Loranger, C. R.

Nous nous empressons de présenter nos compliments de condoléance à la famille dont les seuls survivants sont sa très digne mère, âgée de quatre-vingt-cinq ans et l'honorable L.-O. Loranger, juge de la Cour Supérieure à Montréal.

Né à Yamachiche le 1er novembre 1833, Joseph Loranger a fait son cours classique au Collège de Montréal et a étudié le droit sous MM. Drummond et Loranger ; en 1855, le 2 avril il était admis au Barreau.

Il a fait partie de la société Loranger, Pominville et Loranger, jusqu'à l'admission à la profession de son frère junior, maintenant le juge Loranger, qui remplaça en mai 1858 M. Pominville devenu l'associé de sir George Etienne Cartier.

La nouvelle société, formée sous le nom de Loranger et Frères, se continua jusqu'à la nomination de son chef, T.-J.-J. Loranger, son frère aîné, à la place de juge, et prit le nom de Loranger et Loranger, héritant de l'immense clientèle qui lui avait été laissée.

M. Joseph Loranger, par son travail, son assiduité aux affaires et ses talents, sut avec l'aide de son frère maintenir cette clientèle qu'il conserva jusqu'à son décès et vient de laisser à ses derniers associés, MM. Beaudin et Cardinal.

Nommé conseil de la Reine, par le cabinet de Boucherville, le pouvoir des législatures provinciales de faire cette nomination ayant été mis en doute, M. Loranger fut de nouveau nommé conseil de la Reine par le gouvernement fédéral le 11 octobre 1880.

Dès son admission au barreau, Joseph M. Loranger prit part aux luttes politiques dans lesquelles il se distingua par son esprit de patriotisme qui lui mérita pendant longtemps le surnom de *petit patriote*, et par ses aptitudes d'homme d'organisation qui rendirent de précieux services au parti conservateur, à Montréal, dont il fut le trésorier, dans la dernière campagne électorale.

LA GLOIRE

La gloire, c'est le jugement de l'humanité sur un de ses membres. (†) L'homme seul, se voit trop petit ; il cherche autour de lui quelque chose qui, ajoutée à sa nature, puisse le grandir ; il fait tout ce qui peut paraître au-dessus des forces du vulgaire, brave les combats, les aspérités de la science, le respect humain, la force, tout, excepté la vertu, car l'homme n'a de la gloire qu'autant qu'il ne s'est pas attaqué à la morale.

Lorsqu'un citoyen consacre ses talents, ses biens même au bonheur de la société, lorsqu'il semble vivre seulement pour elle, la gloire vient à lui et le couronne de lauriers ; l'humanité écrit son nom sur les pages éternelles du livre de l'immortalité, conserve dans ses annales les actions bienfaisantes de cet ami précieux, et exalte son glorieux souvenir. De nos jours, on a donné de la gloire à des hommes qui ne méritaient que la réputation ou la célébrité. Parce qu'on a inventé une machine quelconque, parce qu'on a fait un livre admirable, il n'est pas à dire que la gloire est le prix immédiat de ces travaux remarquables. Non, la gloire véritable consiste dans l'accomplissement exact des devoirs d'hommes et de citoyens, dans le soulagement du genre humain et dans la pratique sincère des plus nobles vertus. Les Romains doivent à l'amour de la gloire ces grandes actions qu'ils ont accomplies ; quand, enivrés de plaisirs et de jouissances criminelles, ils descendirent avec rapidité dans la fange de la honte, la gloire n'avait à leurs yeux aucun prix, aucune valeur. Si la gloire n'existait pas ici-bas, l'homme n'aurait pour ainsi dire aucune jouissance à vivre ; le seul sentiment qui pourrait ennoblir ses actions se trouverait effacé et son existence deviendrait nulle.

La gloire est le but auquel tendent tous nos efforts, mais il y a peu d'hommes qui viennent à la posséder, car le mal est trop répandu sur la terre pour que les actions n'en souffrent l'atteinte, et, sans la vertu, la gloire n'a plus sa raison d'être. "La gloire, dit Raynal, est un sentiment qui nous élève à nos propres yeux, et qui accroit notre considération aux yeux des hommes éclairés. Son idée est indivisiblement liée avec celle d'une grande difficulté vaincue, d'une grande utilité subséquente au succès et d'une égale augmentation de bonheur pour l'univers, ou pour la patrie."

Joseph Bidard

UN SOUVENIR DE LA GUERRE DE SECESSION

LA BATAILLE DE FREDERICKSBURG

Une statistique qui a fait le tour des journaux rappelait récemment que la guerre de sécession a été la plus meurtrière de cette seconde moitié de siècle. Voici à ce propos un épisode conté par le général Ames, de l'armée fédérale, dans un livre qui vient de paraître. Il s'agit de la sanglante bataille de Fredericksburg, livrée le 13 décembre 1862 ; notre auteur était alors capitaine au 11e régiment d'infanterie des Etats-Unis, et le corps dont il faisait partie, gardé en réserve pendant tout le jour, n'avait point coopéré à l'action. Le soir seulement, il reçut l'ordre d'avancer. La lutte était finie, le soleil disparaissait à l'horizon et, la fumée aidant, la nuit venait si vite que la brigade dut se résoudre à bivouaquer où elle se trouvait, dans un vaste champ labouré.

Le lendemain matin, sous un brouillard intense, le capitaine Ames et ses camarades se mirent en devoir de reconnaître la position.

"A quatre-vingt mètres environ, écrit le général Ames, le champ labouré était borné par un mur de maçonnerie. Et derrière ce mur, des hommes en uniformes gris allaient et venaient. Ce tableau m'est resté comme un des souvenirs les plus précis de la campagne, car ces hommes, que nous apercevions de l'autre côté du mur, riant, bavardant, préparant leur déjeuner, nettoyant leurs armes, faisant jouer des batteries de fusil, n'étaient rien moins que les soldats de Lee et appartenaient à l'armée de la Virginie.

"Nous nous trouvions si ridiculement près des vainqueurs de la veille, qu'à vrai dire nous pouvions nous considérer comme tombés en leurs mains et devenus partie intégrante de leur masse, coupés de toute communication avec l'armée fédérale, enfermés dans les lignes ennemies,

pour tout dire, prisonniers. Telle fut notre impression après le premier moment de stupeur.

"Soudain, une balle siffla à nos oreilles, et nous n'avions pas plutôt distingué dans la fumée une face de rebelle tournée vers nous, qu'une demi-douzaine d'autres balles suivirent la première et nous envoyèrent tous à plat ventre. Théoriquement, l'ordre de se coucher sur le sol n'est pas fréquemment donné. En pratique, il est continué dans la guerre moderne. Napoléon disait métaphoriquement qu'une armée marche sur le ventre. C'est devenu littéralement vrai sous le régime des fusils à longue portée et à répétition. Notre double ligne de bataille s'empressa donc de s'aplatir et de s'abriter de son mieux derrière les plis de terrain.

"Sans doute, cette manœuvre nous cacha au moins partiellement aux yeux de l'ennemi, car son feu se ralentit.

"L'aventure n'avait rien d'amusant. Rester immobile même dans la position horizontale, est chose monotone, à la longue. Mais nous n'avions pas d'autre parti à prendre, étroitement surveillés comme nous l'étions, car au moindre mouvement sur la longueur de notre ligne, une grêle de balles nous arrivait du mur. Heureusement, l'ennemi ne semblait pas nous croire bien nombreux, à en juger par son insouciance : on voyait les uniformes gris continuer à bavarder, à aller et venir. Mais que faire, si les gros canons noirs, dont nous voyions la hauteur couronnée sur notre droite, se mettaient de la partie ? Il était aussi impossible d'avancer que de songer à la retraite. En avant, nous avions ce grand mur ; en arrière, une plaine unie, bordée de collines toute hérissées de canons et où nous figurions en quelque sorte le foyer de tous les feux convergents. L'examen le plus superficiel de la position nous imposait une tactique passive comme la seule qui pût parer au moins aux difficultés du moment. Un conseil de guerre n'en aurait pas découverts d'autres : d'un accord tacite, tout le monde prit le parti de l'observer.

"L'ennemi se chargeait d'ailleurs de rappeler promptement à l'ordre quiconque s'avisait de s'en écarter. Au moindre mouvement une volée de balles s'abattait sur ce qui donnait signe de vie, un cheval attaché à la roue d'un affût brisé, sur nos derrières, un porc qui traversait la route, des poulets qui sortaient d'un fossé. Et cela avec une précision, une sûreté de tir qui n'étaient pas faites pour nous engager à offrir une cible de plus à ces impeccables fusils. Quelques-uns de nos hommes s'étaient écartés des rangs avant que nous nous fussions jetés à terre : pas un seul ne parvint à nous rallier sain et sauf. Les uns étaient tués raides, les autres mortellement blessés, et dans ce cas, s'ils essayaient de se tirer d'affaire en se traînant sur le sol, ils ne tardaient guère à voir mettre un terme à leurs souffrances.

"Ces exemples nous disaient assez clairement ce que nous pouvions attendre si nous levions le nez et limitaient nos mouvements aux rares parties du champ abritées de l'ennemi, car notre ligne n'était pas également exposée : ici l'immobilité complète devenait une impérieuse nécessité ; ailleurs on pouvait à la rigueur changer de côté. Bientôt il nous fut possible d'améliorer quelque peu la position, en nous servant des cadavres pour protéger notre front de bandière. Après deux ou trois heures, nous avions fini par nous habituer à cette position critique, car l'homme s'habitue à tout, et par trouver même quelque plaisir à mesurer la limite exacte de la zone dangereuse et de la zone tolérable.

"La passion du tabac contribua beaucoup à éclaircir nos rangs. Elle est si forte, qu'on voyait des hommes sauter sur leurs pieds, et à tous risques courir toute la longueur du régiment, pour aller emporter de quoi charger leur pipe, en essayant plus de cent coups de fusil. Très peu revenaient de cette expédition. Mais aussi quel triomphe pour celui qui accomplissait son exploit ! On l'aurait trouvé puéril, s'il n'avait eu si souvent une fin tragique. Aucun moyen de secourir les blessés. Ils tombaient ; bientôt nous entendions leurs gémissements s'éteindre et le silence se faisait. Je vois encore un petit sous-lieutenant, presque un enfant, lever la tête vers l'ennemi et aussitôt recevoir une balle en plein cerveau ; sans un mot, sans une plainte, la tête retomba, sanglante et livide. D'autres fois, c'était une jambe, un bras imprudemment exposés, qu'un coup de feu venait fracasser. La mode prit, le long de la ligne, de se passer les noms des morts et des blessés : le capitaine M... du 17e, le volontaire C... du 11e. Cela nous aidait à passer le temps, qui nous parut long. Enfin, la misérable journée arriva à son terme, le soleil se coucha et la brigade put battre en retraite. Nous avions perdu, sans brûler une amorce, cent cinquante hommes sur mille."

OCÉANOGRAPHIE

LA VIE DANS LES PROFONDEURS DE LA MER

Pendant longtemps, les savants affirmèrent que la vie était impossible dans les grandes profondeurs de la mer. Un fait fortuit, la rupture d'un câble sous-marin qui reliait la Sardaigne à l'Algérie, vint réduire à néant cette opinion. Quand on releva le câble pour le réparer, on trouva les tronçons couverts de polypiens et de coquillages ; or, le câble était immergé à environ 7,000 pieds.

Cette découverte ruina les raisonnements des savants qui, s'appuyant sur le rapide accroissement de la pression avec la profondeur, ne supposaient pas que des êtres vivants pussent exister au delà de 1,600 pieds.

La France fit étudier ces animaux, au point de

vue scientifique, par M. Alphonse Milne Edwards, et, aussitôt après le rapport de ce savant, des expéditions scientifiques s'organisèrent. Les Anglais et les Américains, comme presque toujours, nous donnèrent l'exemple. En 1872, l'Angleterre organisait la grande expédition du *Challenger*, qui revint trois années plus tard, après avoir parcouru l'océan Atlantique et l'océan Pacifique.

Ces expéditions enrichirent l'histoire naturelle de la découverte de nouveaux êtres vivants, et en même temps les sondages, soigneusement relevés, permirent de dresser une carte des fonds marins. De plus, les sondes apportaient avec elles des échantillons du sol qu'elles avaient touché et les savants purent ainsi, en s'appuyant sur des données certaines, essayer de résoudre les problèmes de physique générale du globe.

La France à son tour organisa des expéditions scientifiques ; elle fit explorer le golfe de Gascogne en 1880, la Méditerranée en 1881. Enfin, en 1882, le *Travailleur* poussa jusqu'aux îles Canaries, et en 1883, le *Talisman* explora la mer des Sargasses.

Les résultats de ce dernier voyage, organisé par M. A. Milne Edwards, furent remarquables. Les explorateurs trouvèrent des profondeurs de 19,000 pieds et acquirent la certitude que les Sargasses ou *raisins des Tropiques* ne naissent pas sur le sol marin, d'origine volcanique et sur lequel n'existe aucune plante. A de telles profondeurs, les animaux sont peu nombreux ; on y rencontre des poissons noirs à plaques phosphorescentes, des mollusques, des coquilles, généralement petites, des holothuries, des étoiles de mer, des crustacés, ressemblant aux crevettes et aux Bernards l'ermite. Ces crustacés avaient des yeux bien développés, ce qui semblerait indiquer que la lumière pénètre même à ces grandes profondeurs.

Les raisins des Tropiques sont habités par des animaux de petite tailles et entre autres par un poisson connu sous le nom d'*antennarius marmoratus*, qui se construit un nid au milieu des plantes. On y rencontre aussi des crabes lupés (*lupea Sagi*), des grapses nageurs (*nautilograpsus minutus*), des crevettes (*plæmon natator*) et des mollusques.

Enfin une expédition vient d'être organisée par l'Académie royale irlandaise de Dublin pour explorer l'Atlantique à l'ouest des côtes d'Irlande. Il s'agissait de déterminer les conditions de la vie aux profondeurs dépassant 300 brasses.

Les résultats ont été très satisfaisants et les découvertes très intéressantes. Les filets ont rapporté des animaux très curieux pêchés à 1,720 brasses de profondeur et entre autres un poisson absolument noir, avec des yeux blancs. Cette expédition, comme les précédentes, enrichira les collections zoologiques de quelques nouvelles espèces. Malheureusement, le temps ne l'a pas favorisée, et les explorateurs ont eu à essuyer des orages ; ils ont même dû se réfugier, à plusieurs reprises, à Berehaven.

L. BEAUVAL.

CHEZ LES ESQUIMAUX

On vient de publier, à Paris, un curieux récit de voyage, dont l'auteur, l'abbé Petitot, envoyé comme missionnaire dans l'Amérique anglaise, demeura d'abord deux ans sur les bords du lac des Esclaves, explorant le pays et apprenant la langue des Esquimaux, tout en dirigeant sa mission. Il partit de là pour un long et pénible voyage dans l'extrême nord de l'Amérique. Nous détacherons de sa relation quelques pittoresques détails, laissant de côté les observations d'un intérêt plus scientifique.

On est en route ; l'abbé Petitot raconte très exactement la construction d'une hutte de neige par les Esquimaux :

« En moins d'une heure, le dôme fut achevé puis enseveli sous de la neige granuleuse qu'on y jeta à grandes pelletées. En trois coups de coutelas, une porte de 14 pouces de haut fut percée, et pendant qu'un des Esquimaux garantissait cette ouverture d'un petit mur demi-circulaire du côté où soufflait le vent, un autre s'introduisait en rampant dans la hutte et y disposait un plancher de rondins ali-

gnés, recouverts de peaux d'ours et de rennes : notre maison et nos lits étaient prêts.

« On débarqua du traîneau et on mit dans la hutte les pipes, une lampe en pierre noire et l'indispensable *krorvik* sans couvercle qui remplace le triste baquet de nos prisons.

« On tira sur soi le peu de neige congelée que l'on avait détachée de l'ouverture ; on coula de l'eau tout autour, sans y laisser la moindre fente et l'on demeura claquemuré, sans autre communication avec l'air extérieur que les pores de la neige qui formait les murailles.

« Au premier moment, le voyageur français grelottait. Quelle ne fut pas sa surprise quand il vit ses compagnons se mettre nus comme Adam.

« — Fais comme nous, lui dirent les Esquimaux, tu ne tarderas pas à avoir chaud.

« Sa pudeur de prêtre résistait ; il gardait sa chemise et son pantalon.

« — Ote au moins tes chaussures, lui dirent-ils.

« Le conseil porta trop bien ses fruits ; en un instant le sang bouillonna. L'Esquimaux se mit à faire fondre du lard de baleine pour l'entretien de la lampe. La fumée de graisse, les effluves de ces quatre corps nus suffoquaient le pauvre Français ; il demandait de l'air à grands cris ; les Esquimaux riaient de ses angoisses ; avec un couteau, il pratiqua une petite fente dans le mur, y colla sa bouche et revint à la vie.

« On soupa. Les Esquimaux, dit l'abbé Petitot, ingurgitaient du lard de baleine coupé en lanières. Je leur en demandai de cuit. Ils prirent dans la lampe une des tranches qui, en fondant, venait de l'alimenter, et me la tendirent de l'air le plus gracieux du monde. Je la refusai avec dégoût, et je dus paraître incompréhensible ou bien capricieux. Mes hôtes arrosèrent leur lard de baleine de bonnes rasades d'huile de phoque, dont il me fut impossible de supporter l'odeur infecte. En comparaison d'un tel breuvage, l'huile de foie de morue serait du sirop de gomme. Puis, comme dessert, ils mangèrent de ce même lard de la lampe dont ils venaient de m'offrir et sucèrent les vieilles mèches avec délices.

L'abbé Petitot remarque que chez les Esquimaux les femmes ne font pas de prières. « C'est ainsi, dit la *Revue Scientifique*, d'où nous tirons ces notes, chez les peuples primitifs, où la religion, comme la chasse et la guerre, sont l'apanage de l'homme. »

Pour finir, une excellente remarque de M. l'abbé Petitot. Il pense que, pour entrer en relation avec les peuplades sauvages, on doit, à l'exemple des missionnaires protestants, « commencer par établir des rapports commerciaux avec eux, leur acheter, leur vendre, si l'on veut arriver à les évangéliser utilement. Le commerce, dit-il fort bien, a surtout pour effet naturel d'adoucir les aspérités du caractère. L'amour du lucre, plus que celui de la vérité, force les hommes les plus violents à se contraindre, à déposer leur férocité. L'intérêt précède souvent les motifs de religion et fraie à celle-ci un chemin que, seule, elle mettrait un bien plus long temps à parcourir. »

NOUVELLES A LA MAIN

Deux philosophes causent mariage.

— Déplorable institution.

— Vous l'avez dit.

— Avec l'âge, l'amour passe...

— Malheureusement la femme reste !

* *

Prescription compliquée.

Le médecin à son patient — Je vois ce que vous avez. Traversez la rue et allez prendre un verre de whisky.

Le patient. — C'est tout ce que j'ai à faire ?

Le médecin. — Non, amenez-moi avec vous.

* *

Entre bourgeois retirés.

— Moi, cher monsieur, j'ai passé ma vie aux pieds du beau sexe.

— Lovelace !

— Non ; mes fonction m'y appelaient. J'étais cordonnier pour dames !



— Durant les six dernières années, il a été commis 14,770 meurtres aux Etats Unis ; 558 meurtriers ont été pendus selon la loi et 975 ont été lynchés.

— Le développement dans les terrains aurifères de la région du Transvaal a été sans précédent dans l'histoire. En trois ans 150,000 livres sterling y ont été placées. Des cités s'étendent là où en 1886 il n'y avait que des pâturages et pas une maison.

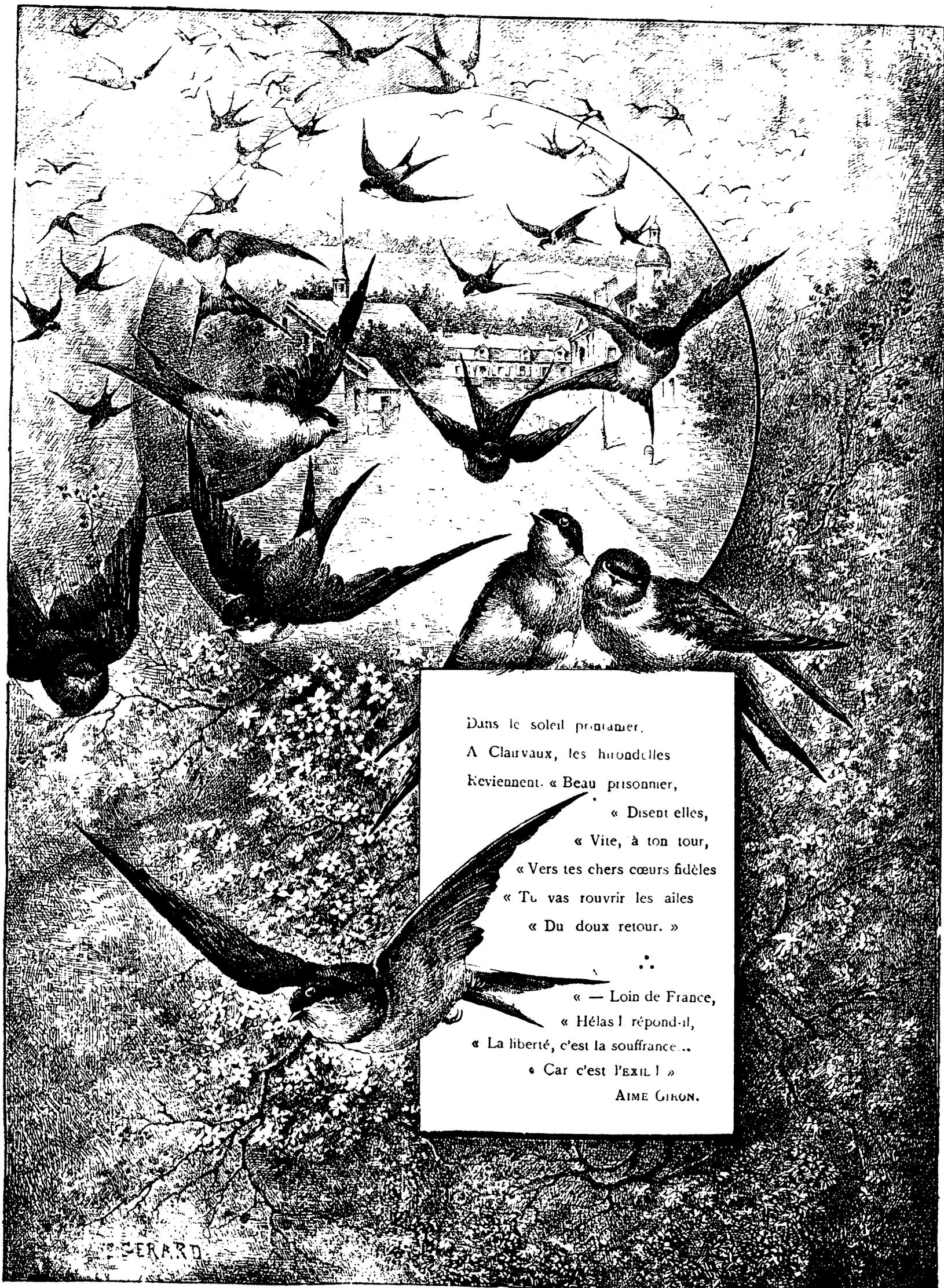
— Franklin (Benjamin), né le 17 janvier 1706, à Boston (Etats-Unis, mort à Philadelphie le 17 avril 1790. Ecrivain, physicien, imprimeur, directeur général des postes à Philadelphie, inventeur du paratonnerre, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis en France. Fixé à Paris, il y établit une imprimerie à Passy en 1782.

METTRE LES POINTS SUR LES I. — Cette locution, qui sert à désigner l'extrême précision date, dit le *Musée des Familles*, du temps où l'on adopta pour les manuscrits l'écriture dite gothique qui avait les jambages uniformes pour plusieurs lettres, consonnes et voyelles, *u, m, n*. Comme l'*i* pouvait alors faire confusion, on le marqua d'abord d'un accent qui devint un point vers le xive siècle. Ce changement, que la généralité des copistes n'adoptaient pas, fit que l'on prit garde à ceux qui s'y conformaient, et ce fut un éloge à l'adresse de ceux-ci que dire qu'ils « mettaient les points sur les *i* ». Le point sur l'*i* étant aujourd'hui élémentairement obligatoire l'on peut taxer de négligence ceux qui l'oublient, mais non ceux qui le mettent, puisqu'il ne font que ce qu'ils doivent faire.

— Les sages de la Belgique se querellent sur la question de savoir si les institutrices doivent se marier. Un des partis se plaint que les femmes mariées sont sujettes à être interrompues dans leurs devoirs par les incidents du mariage. Les autres déclarent que les vieilles ne savent pas aussi bien se faire écouter des enfants que les femmes qui en ont à elles même. Il paraît qu'à Bruxelles la loi accorde à chaque institutrice, qui ajoute un sujet au nombre de ceux de sa majesté, un congé de 15 jours, mais il lui faut payer £1 par semaine jusqu'à ce qu'elle reprenne sa classe. Ceci n'est pas très libéral, cependant c'est encore plus dur en Prusse, car si la maîtresse d'école se marie on la renvoie, et en Saxe le mariage fait perdre le droit d'une pension.

— Dans son livre : *Notre Héritage Chrétien*, le cardinal Gibbons fait la chaleureuse exhortation suivante à l'ouvrier :

« Cultivez un esprit d'industrie sans lequel toutes les améliorations de travail organisé seraient sans effet. Une vie de patiente industrie est sûre d'être bénie : si elle reçoit pas sa récompense ici-bas, sa rémunération sera abondante dans l'autre vie. La plupart de nos principaux hommes doivent leur position à leur industrie. Prenez un intérêt actif, personnel, consciencieux à l'intérêt de votre patron ; et le plus vous contribuerez à ses succès le mieux il pourra vous compenser pour les services que vous lui aurez rendus. Il sera forcé de se montrer généreux à votre égard. Pratiquez des habitudes d'économie et quelque modeste que soit votre salaire, qu'il vous suffise toujours pour vivre. Vous protégerez ainsi votre liberté, vous garderez votre honnêteté dans les affaires et surtout vous vous mettrez en garde contre l'esclavage des dettes. Tout en travaillant à améliorer votre position soyez toujours content de celle que vous occupez dans la vie. Ne vous laissez pas adonner à un désir déordonné d'abandonner votre occupation présente pour ce qui est ordinairement regardé comme plus attrayant. Le désir immodéré d'acquiescer une fortune est quelque chose d'incompatible avec la paix de l'esprit. La société sera un ange de tranquillité et de confort pour vous et votre famille. »



Dans le soleil printanier,
 A Clauvaux, les hirondelles
 Reviennent. « Beau prisonnier,
 « Disent elles,
 « Vite, à ton tour,
 « Vers tes chers cœurs fidèles
 « Tu vas rouvrir les ailes
 « Du doux retour. »

∴

« — Loin de France,
 « Hélas ! répond-il,
 « La liberté, c'est la souffrance...
 « Car c'est l'EXIL ! »

AIME GIRON.

ILLUSTRATION DU FEUILLETON DE "LA PRESSE"



COMME DANS LA VIE

(VOIR LA PRESSE DE CETTE SEMAINE)

FEUILLETON DE "LA PRESSE"

Retiré avec sa jeune épouse dans le château de Canourgues, Montfranchet, qu'obsédait constamment le remords de son crime, gardait un mutisme inquiétant.

Comme les nouveaux mariés se promenaient à cheval, vers le milieu de la journée, dans le bois du Jas, Mme Montfranchet arrêta brusquement sa monture.

— Vous êtes bien silencieux ? s'écria-t-elle, s'adressant à son mari.

Roland eut un tressaillement nerveux. Pourvu qu'elle ne devinât rien !

— Un peu de fatigue, ma chérie. Voulez-vous être assez bonne pour m'excuser ?

— J'aime mieux cela . . . Je craignais de vous avoir déplu.

Il prit la main de sa femme et la baisa longuement, tendrement.

Un drame psychologique bouleversait la vie de cet homme.

NOTES HISTORIQUES

M. McCULLOCH, sous-chef des pompiers, est décédé subitement le 18 mai 1890.

Le juge en chef FRANCIS G JOHNSON, de la Cour Supérieure, est fait baronnet par la reine Victoria, en mai 1890.

Le dimanche, 11 mai 1890, bénédiction à l'église ST-HENRI des Tanneries, d'une statue du patron de la paroisse, par Mgr Fabre. (Œuvre de MM. Laperle et Gratton, sculpteurs. Cette statue a 9½ pieds

L'hon. J.-E. ROBIDOUX, nommé secrétaire provincial en mai 1890, est né à St-Philippe, comté de Laprairie, le 10 mars 1844. Il fit son cours d'étude aux collèges de Montréal et de Ste-Marie

et reçut ses degrés à l'Université McGill. Il fut admis au barreau en 1866. Il a été professeur de droit civil au McGill pendant onze ans. Il a été élu pour la première fois député de Château-guay, le 26 mars 1884, à l'Assemblée législative, en remplacement du Dr Laberge, décédé.

Le 9 mai 1890, l'hon. R. THIBEAudeau est nommé shérif, en remplacement de l'hon. P.-J.-O. CHAUVEAU, décédé.

Le 18 novembre 1889, le CERCLE LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE de Montréal est formé par plusieurs jeunes personnes réunies dans les salles du club Le Trappeur. Officiers élus : J.-T.-R. Loranger, président ; Ch. Marcil et G. Labine, vice-présidents ; L.-J. Gauthier, et J.-G. de la Durantaye, secrétaires ; U. Garand et E. Desaulniers, trésoriers. Comité ; U. Plourdes, G. Desaulniers, P. M. Sauvalle, P. Bornier et F. Villeneuve. Le nombre de ses membres ne devra pas dépasser 50. Lorsqu'ils auront dépassé l'âge qui permet de les classer parmi les jeunes, ils seront remplacés.

FEUILLETON "DU MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL, 17 JUIN 1890

FAMILLE-SANS-NOM

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

(Suite)

Il était temps. A peine Jean avait-il fait une vingtaine de pas, que des clameurs retentissaient, en même temps que le sol résonnait sous le pied des chevaux.

C'était le détachement de cavalerie qui rentrait à Saint-Charles. Avant de le lancer contre les fuyards, le lieutenant-colonel Witherall lui avait donné ordre de regagner la bourgade pour y passer la nuit, où il devait camper jusqu'au jour, et c'était justement l'église même qu'il avait choisie pour bivouaquer.

Un instant après, les cavaliers virent s'installer sous la nef, non sans avoir pris certaines précautions contre un retour offensif. Et non seulement le détachement s'établit à l'intérieur de l'église, mais les chevaux y furent introduits. Inutile d'insister sur les profanations auxquelles se livra cette soldatesque, ivre de sang et de gin, dans un édifice consacré au culte catholique.

Jean continuait à redescendre la rue abandonnée, faisant halte parfois, afin de reprendre haleine. Et toujours cette crainte, à mesure qu'il se rapprochait de Maison-Close, de n'en plus trouver que les ruines !

Enfin il atteignit la route et s'arrêta devant l'habitation de sa mère. L'incendie n'avait pas gagné de ce côté. La maison était intacte, perdue dans l'ombre. Ses fenêtres ne laissaient pas filtrer un seul rayon de lumière.

Jean, portant M. de Vaudreuil, arriva devant la barrière qui clôturait la petite cour ; il la repoussa, il se traîna jusqu'à la porte, il fit le signal convenu.

Un instant après, M. de Vaudreuil et Jean étaient en sûreté dans la maison de Bridget Morgaz.

III.—M. DE VAUDREUIL A MAISON CLOSE

"Ma mère, dit Jean, après avoir déposé le blessé sur le lit que son frère ou lui occupaient, lorsqu'ils venaient passer la nuit à Maison-Close, ma mère, il y va de la vie de cet homme, si les soins lui manquent !

—Je le soignerai, Jean !

—Il y va de ta vie, ma mère, si les soldats de Witherall le découvrent chez toi !

—Ma vie !... Est-ce que ma vie compte, mon fils ?" répondit Bridget.

Jean ne voulut pas lui apprendre que son hôte était M. de Vaudreuil, une des victimes de Simon Morgaz. C'eût été lui rappeler d'infamants souvenirs. Mieux valait que Bridget ne le sût pas.

L'homme auquel elle donnait asile était un patriote. Cela suffisait pour qu'il eût droit à son dévouement.

Tout d'abord, Bridget et Jean étaient retournés près de la porte. Ils écoutaient. Si de lointaines clameurs retentissaient encore du côté de l'église, le calme régnait sur la grande route. Les derniers reflets des incendies allumés dans le haut quartier de la bourgade commençaient à s'éteindre peu à peu, et aussi les cris des royaux. Ils avaient fini de brûler, de piller et de massacrer. En somme, une vingtaine d'habitations avaient été réduites en cendres. Maison-Close était de celles qui avaient échappé à la destruction. Mais Bridget et Jean ne pouvaient-ils tout craindre des vainqueurs, lorsque le soleil viendrait éclairer les ruines de Saint-Charles.

D'ailleurs, ils éprouvèrent plus d'une alerte pendant cette soirée. D'heure en heure, des rondes de soldats et de volontaires passaient devant Maison-Close, surveillant les abords de la bourgade au tournant de la grande route. Elles s'arrêtaient

de sabre, s'étendait obliquement sur la partie gauche du torse. Il semblait bien que cette plaie ne devait pas être assez profonde pour qu'un organe vital eût été atteint. Et pourtant le blessé respirait si faiblement, il avait perdu une telle quantité de sang, qu'il pouvait mourir dans une syncope.

Ayant d'abord lavé la blessure à l'eau fraîche, Bridget en rapprocha les lèvres et la recouvrit de compresses. M. de Vaudreuil se ranimerait-il sous l'influence des pansements réitérés que lui ferait Bridget, et du repos dont il était assuré à Maison-Close, si les soldats de Witherall quittaient la bourgade ? Jean et sa mère n'osaient l'espérer.

Deux heures après son arrivée, bien qu'il n'eût pas encore ouvert les yeux, M. de Vaudreuil laissa échapper quelques paroles. Evidemment il ne se rattachait plus à la vie que par le souvenir de sa fille. Il l'appelait,—peut-être pour réclamer ses soins, peut-être aussi parce qu'il songeait aux périls qui la menaçaient maintenant à Saint-Denis...

Bridget, lui tenant la main, l'écoutait. Jean, debout, cherchait à empêcher sa blessure de se rouvrir dans quelque brusque mouvement. Lui aussi, il essayait de saisir ses paroles, entrecoupées de soupirs, M. de Vaudreuil allait-il dire ce que Bridget ne devait pas entendre ?...

Et alors un nom fut prononcé au milieu de ces phrases incohérentes.

C'était le nom de Clary.

"Ce malheureux a donc une fille ? murmura Bridget, en regardant son fils.

—Sans doute... ma mère !

—Et il la demande !...

Il ne veut pas mourir sans l'avoir revue !... Si sa fille était près de lui, il serait plus tranquille !... Où est-elle en ce moment ?... Ne pourrais-je essayer de la retrouver... de l'amener ici... en secret ?

—Elle !... s'écria Jean.

—Oui !... Sa place est près de son père qui l'appelle et qui se meurt ?"

A cet instant, dans un accès de délire, le blessé voulut se redresser sur son lit.

Puis, de sa bouche hâlante s'échappèrent ces mots, qui ne disaient que trop ses angoisses :

"Clary... seule... là-bas... à Saint-Denis !"

Bridget se releva.

"Saint-Denis ?... dit-elle... C'est là qu'il a laissé sa fille ?... Entends-tu Jean ?

—Les royaux !... à Saint-Denis !... reprit le blessé. Elle ne pourra leur échapper !... Les misérables se vengeront sur Clary de Vaudreuil..."

—Clary de Vaudreuil ?" répéta Bridget.

Puis, baissant la tête, elle ajouta :

"M. de Vaudreuil... ici !

—Oui ! M. de Vaudreuil, répondit Jean, et, puisqu'il est à Maison-Close, il faut que sa fille y vienne !"

—Clary de Vaudreuil chez moi", murmura Bridget.

Immobile, près du lit où gisait M. de Vaudreuil, elle regardait ce patriote dont le sang coulait pour la cause de l'indépendance, celui qui, douze ans avant, avait failli payer de sa tête la trahison de Simon Morgaz. S'il apprenait quelle maison lui avait donné asile, quelles mains l'avaient disputé à la mort, l'horreur ne l'emporterait-elle pas, et, dût-il se traîner sur ses genoux, ne se hâterait-il pas de fuir le contact infamant de cette famille ?

Dans un gémissement prolongé, M. de Vaudreuil laissa encore échapper le nom de Clary.



Il lui fallut faire face aux deux coquins.—Page 92, col. 2.

parfois. Est-ce donc que des perquisitions eussent été ordonnées, que des agents de police fussent sur le point de frapper à la porte, en sommant de l'ouvrir ? Et, alors, ce n'était pas pour lui que tremblait Jean-Sans-Nom, c'était pour M. de Vaudreuil, pour ce moribond qui eût été achevé dans la maison de sa mère ?...

Ces craintes ne devaient pas se réaliser—pendant cette nuit du moins.

Bridget et son fils s'étaient placés au chevet du blessé. Tout ce qu'ils avaient pu faire pour lui, ils l'avaient fait. Mais il aurait fallu des remèdes, et comment s'en procurer ? Il aurait fallu un médecin, et où en trouver un auquel il eût été prudent de confier, avec la vie d'un patriote, les secrets de Maison-Close ?

La poitrine de M. de Vaudreuil, mise à nu, fut examinée. Une plaie profonde, produite par le coup

« Il peut mourir, dit Jean, et il ne faut pas qu'il meure sans avoir revu sa fille.... »

— J'irai la chercher, répondit Bridget.

— Non !... Ce sera moi, ma mère !

— Toi que l'on poursuit dans le comté ?... Veux-tu donc succomber avant d'avoir accompli ton œuvre ?... Non, Jean, tu n'as pas encore le droit de mourir ! J'irai chercher Clary de Vaudreuil !

— Ma mère, Clary de Vaudreuil refusera de te suivre !

— Elle ne refusera pas, quand elle saura que son père est mourant et qu'il l'appelle !—Où Mlle de Vaudreuil est-elle, à Saint-Denis ?

— Dans la maison du juge Froment.... Mais c'est trop loin, ma mère !... Tu n'auras pas la force !... Pour aller et revenir, il y a douze milles !... Moi, en partant tout de suite, j'aurai le temps d'arriver à Saint-Denis et d'en ramener Clary de Vaudreuil avant le jour ! Personne ne me verra sortir ! Personne ne me verra rentrer à Maison-Close....

— Personne ?... répondit Bridget. Et les soldats qui surveillent les routes, comment les éviteras-tu ?... Si tu tombes entre leurs mains, comment pourras-tu leur échapper ?... Même en admettant qu'ils ne te reconnaissent pas, est-ce qu'ils te laisseront libre ? Tandis que moi, une vieille femme.... pourquoi m'arrêteraient-ils ? Assez discuté, Jean ! M. de Vaudreuil veut voir sa fille !... Il faut qu'il la voie, et il n'y a que moi qui puisse la ramener près de lui !... Je vais partir !

Jean dut se rendre aux instances de Bridget. Bien que la nuit fût très sombre, s'aventurer sur des chemins que surveillaient les patrouilles de Witherall, c'eût été risquer de ne pouvoir accomplir sa tâche. Il importait que Clary de Vaudreuil eût franchi le seuil de Maison-Close avant le lever du soleil. Qui sait même si la vie de son père se prolongerait jusque-là ! Lui, Jean Sans-Nom, connu comme tel, maintenant qu'il avait combattu à visage découvert, pourrait-il arriver à Saint-Denis ? Pourrait-il en revenir avec Clary de Vaudreuil ? Ne serait-ce pas risquer de la jeter plus sûrement aux mains des royaux ?

Cette dernière raison le décida surtout, car il eût fait bon marché des dangers qui lui étaient personnels. Il donna à Bridget les instructions nécessaires pour qu'elle pût arriver près de la jeune fille chez le juge Froment. Il lui remit un billet, ne contenant que ces mots : « Confiez-vous à ma mère et suivez-la ! » qui devait inspirer toute confiance à Clary. Cela fait, Jean entra ouvrit la porte, il la referma sur Bridget et vint s'asseoir près du lit de M. de Vaudreuil.

Il était un peu plus de dix heures, lorsque Bridget descendit rapidement la route, déserte alors. Le froid glacial des longues nuits canadiennes, enveloppant toute la campagne, rendait le sol propice à une marche rapide. Le premier quartier de la lune, qui allait disparaître à l'horizon, laissait quelques étoiles poindre entre les nuages très élevés.

Bridget marchait d'un bon pas à travers ces solitudes obscures, sans peur ni faiblesse. Pour accomplir un devoir, elle avait retrouvé son énergie d'autrefois, dont elle devait encore donner tant de preuves. Cette route de Saint-Charles à Saint-Denis, elle la connaissait, d'ailleurs, l'ayant si souvent parcourue pendant sa jeunesse. Ce qu'elle avait à redouter, c'était de se croiser avec quelque détachement de soldats.

Cela se produisit à deux ou trois reprises dans un rayon de deux milles au delà de Saint-Charles. Mais, cette vieille femme, pourquoi l'eût-on empêchée de passer ? Elle en fut quitte pour les mauvais compliments de gens plus ou moins ivres, et ce fut tout. Le lieutenant-colonel Witherall n'avait point organisé de reconnaissances dans la direction de Saint-Denis. Avant d'aller châtier cette malheureuse bourgade, il voulait s'assurer des dispositions prises par les vainqueurs de l'avant-veille, et ne se souciait pas de compromettre sa victoire par une attaque inconsidérée.

Il suit de là que, pendant les deux autres tiers de la route, Bridget ne fit aucune dangereuse rencontre. Les pauvres gens qu'elle rejoignit, qu'elle dépassa même, c'étaient des fugitifs de Saint-Char-

les, qui se répandaient à travers les paroisses du comté, n'ayant plus d'asile depuis que leurs maisons avaient été livrées au pillage et aux flammes.

Mais—cela n'était que trop certain—où Bridget avait pu passer librement, Jean eût été dans l'impossibilité de le faire. A l'approche des détachements, il lui aurait fallu se jeter en dehors de la grande route, prendre par les chemins de traverse au prix de détours qui ne lui eussent pas permis d'être revenu à Maison-Close avant le jour. Et, si quelque piquet de cavalerie l'avait arrêté, il n'en aurait point été quitte pour des propos de caserne. Peut-être même l'aurait-on reconnu, et l'on sait trop de quelle condamnation l'eût frappé la cour de justice de Montréal.

Une demi-heure avant minuit, Bridget avait atteint la rive du Richelieu.

La maison du juge Froment, qu'elle connaissait, était située sur cette rive, un peu en dehors de Saint-Denis. Bridget n'avait donc point à traverser le Richelieu—ce qu'elle n'aurait pu faire sans une embarcation qu'il eût fallu chercher. Il lui suffisait de descendre pendant un quart de mille pour arriver devant la porte de la maison.

L'endroit était absolument désert. Un profond silence régnait en cette partie de la vallée.

Au lointain, à peine quelques lumières brillaient-elles aux fenêtres des premières habitations de la bourgade, alors plongée dans un repos que ne troublait aucune rumeur.

Fallait-il en conclure que la nouvelle de la défaite de Saint-Charles n'était pas encore arrivée à Saint-Denis ?

C'est ce que pensa Bridget. Clary de Vaudreuil ne devait donc rien savoir de ce désastre, et ce serait par elle, messagère de malheur, qu'elle allait tout apprendre.

Bridget monta les marches du petit escalier, à l'angle de la maison, et frappa à la porte.

La réponse se fit attendre.

Bridget frappa de nouveau.

Des pas raisonnèrent à l'intérieur d'un vestibule, qui s'éclaira faiblement. Puis une voix demanda :

« Que voulez-vous ?... »

— Voir le juge Froment.

— Le juge Froment n'est pas à Saint-Denis, et, en son absence, je ne puis ouvrir.

— J'ai de graves nouvelles à lui communiquer, reprit Bridget en insistant.

— Vous les lui communiquerez à son retour !

La détermination de ne point ouvrir paraissait si formelle que Bridget n'hésita pas à servir du nom de Clary.

« Si le juge Froment n'est pas chez lui, dit-elle, Mlle de Vaudreuil doit y être, et il faut que je lui parle. »

— Mlle de Vaudreuil est partie, fut-il répondu, non sans une certaine hésitation.

— Elle est partie ?... »

— Depuis hier.... »

— Et savez-vous où elle est allée ?... »

— Sans doute.... elle aura voulu rejoindre son père !

— Son père ?... répondit Bridget. Eh bien ! c'est de la part de M. de Vaudreuil que je viens la chercher !

— Mon père ! s'écria Clary, qui se tenait au fond du vestibule. Ouvrez !... »

— Clary de Vaudreuil, reprit Bridget en baissant la voix, si je suis venue, c'est pour vous conduire près de votre père, et c'est Jean qui m'envoie... »

Déjà les verrous de la porte avaient été repoussés, lorsque Bridget dit à voix basse :

« Non.... n'ouvrez pas !... Attendez !... »

Et, redescendant les marches, elle se laissa glisser au pied de l'escalier. En effet, il importait qu'elle ne fût pas aperçue, il importait qu'on ne la vit pas entrer dans cette maison, et, en ce moment, une troupe d'hommes, de femmes, d'enfants, s'approchait, en suivant la rive du Richelieu.

C'était la première bande des fuyards, qui atteignait Saint-Denis, après avoir pris à travers la campagne pour éviter les routes. Là, il y avait des blessés que soutenaient leurs parents ou leurs amis, de pauvres femmes entraînant ce qui leur restait de famille, et aussi plusieurs patriotes valides, qui avaient pu se soustraire à l'incendie et au massacre. Nombre d'entre eux devaient con-

naître Bridget, et Bridget tenait à ce qu'on ne sût pas qu'elle avait quitté Maison-Close. Aussi, blottie dans l'ombre du mur, voulait-elle laisser passer ce premier flot de fugitifs.

Mais, pendant ces quelques minutes, que dut penser Clary, entendant ces cris,—des cris de désespoir ? Depuis plusieurs heures, elle guettait les nouvelles qui devaient venir de Saint-Charles. Peut-être serait-ce son père, peut-être Jean lui-même qui se hâterait de les apporter, s'il ne se décidait pas à marcher immédiatement sur Montréal, après une nouvelle victoire ?

Non ! A travers cette porte que Clary n'osait plus ouvrir, des gémissements arrivaient jusqu'à elle.

Enfin, les fugitifs, après avoir passé devant la maison, continuèrent à redescendre la berge, en attendant qu'il leur fût possible de franchir le fleuve.

La route était redevenue tranquille, bien que d'autres cris se fissent encore entendre en aval.

Bridget s'était relevée. Au moment où elle allait frapper de nouveau, la porte s'ouvrit et se referma sur elle.

Clary de Vaudreuil et Bridget Morgaz était maintenant en présence, dans une des chambres du rez-de-chaussée, éclairée d'une lampe dont la lueur ne pouvait se glisser à travers les volets, hermétiquement fermés.

La vieille femme et la jeune fille se regardaient, tandis que la servante se tenait à l'écart.

Clary était pâle, pressentant quelque épouvantable malheur, n'osant interroger.

« Les patriotes de Saint-Charles ?... dit-elle enfin. »

— Vaincus ! répondit Bridget.

— Mon père ?... »

— Blessé.... »

— Mourant ?... »

— Peut-être !

Clary n'eut pas la force de se soutenir, et Bridget dut la recevoir dans ses bras.

« Du courage, Clary de Vaudreuil ! dit-elle. Votre père demande que vous veniez près de lui... Il faut que vous partiez, que vous me suiviez sans perdre un instant. »

— Où est mon père ? demanda Clary, à peine remise de cette défaillance.

— Chez moi.... à Saint-Charles ! répondit Bridget.

— Qui vous envoie, madame ?

— Je vous l'ai dit.... Jean !... Je suis sa mère !... »

— Vous ?... s'écria Clary.

— Lisez !

Clary prit le billet que lui tendait Bridget. C'était l'écriture de Jean-Sans-Nom qu'elle connaissait bien.

« Confiez-vous à ma mère.... » écrivait-il.

Mais comment M. de Vaudreuil se trouvait-il dans cette demeure ? Était-ce Jean qui l'avait sauvé, qui l'avait entraîné hors du champ de bataille de Saint-Charles, et qui l'avait transporté à Maison-Close ?

« Je suis prête, madame ! dit Clary de Vaudreuil. »

— Partons ! » répondit Bridget.

Aucun autre propos ne fut échangé.

Les détails de cette désastreuse affaire, Clary les apprendrait plus tard. Elle n'en savait que trop déjà : son père mourant, les patriotes dispersés, la victoire de Saint-Denis annihilée par la défaite de Saint-Charles !

Clary s'était à la hâte enveloppée d'un vêtement sombre pour accompagner Bridget.

La porte du vestibule fut ouverte. Toutes deux descendirent sur la route.

Les seules paroles que Bridget prononça, en tendant la main dans la direction de Saint-Charles, furent celles-ci :

« Nous avons six milles à faire. Pour que personne ne sache que vous êtes venue à Maison-Close, il faut que nous y soyons rentrées cette nuit même. »

Clary et Bridget remontèrent la rive du fleuve, afin de rejoindre la route qui va directement vers le nord à travers le comté de Saint-Hyacinthe.

La jeune fille aurait voulu marcher rapidement dans la hâte qu'elle avait d'être au chevet de son père. Mais elle dut modérer son pas, car Bridget,

bien qu'elle y mit une énergie au-dessus de son âge, n'aurait pu la suivre.

D'ailleurs il y eut des retards. Diverses bandes de fugitifs venaient en sens inverse. Se mêler à eux, c'était risquer d'être entraîné vers Saint-Denis. Mieux valait les éviter. Bridget et Clary se jetaient alors sous les fourrés à droite ou à gauche de la route. On ne les voyait pas, mais elles voyaient, elles entendaient.

Les pauvres gens s'avançaient misérablement. Quelques-uns laissaient des traces sanglantes sur le sol. Des femmes portaient des petits enfants entre leurs bras. Les plus valides des hommes soutenaient les vieux, qui voulaient se coucher sur le chemin pour y mourir. Puis, lorsque des cris éclataient au loin, la bande disparaissait au milieu de l'obscurité.

Est-ce que les soldats et les volontaires poursuivaient déjà ces malheureux, fuyant leur bourgade en flammes, cherchant dans les fermes un abri qu'ils ne pouvaient plus trouver à Saint-Charles ? Est-ce que la colonne Witherall était déjà en marche pour surprendre, au jour naissant, les patriotes en déroute ?

Non ! ce n'étaient que d'autres fugitifs qui erraient au milieu de la campagne. Il en passa ainsi des centaines. Et combien eussent succombé pendant cette horrible nuit, si quelques fermes ne se fussent ouvertes pour les recevoir !

Clary, le cœur serré d'angoisses, assistait aux horreurs de cette fuite. Et pourtant, elle ne voulait pas désespérer de la cause de l'indépendance, pour laquelle son père venait d'être frappé mortellement.

Puis, dès que le chemin était libre, Bridget et elle se remettaient en marche. Pendant une heure et demie, elles allèrent dans ces conditions. A mesure qu'elles se rapprochaient de la bourgade, les retards étaient moins fréquents, parce que la route était moins encombrée. Tout ce qui avait pu s'échapper était loin déjà, du côté de Saint-Denis, ou dispersé entre les comtés de Verchères et de Saint-Hyacinthe. Ce qu'il fallait éviter dans le voisinage de Saint-Charles, c'était la rencontre des détachements de volontaires.

Aussi, à trois heures du matin, restait-il encore deux milles à faire pour atteindre Maison-Close.

A ce moment, Bridget tomba, épuisée.

Clary voulut la relever.

— Laissez-moi vous aider, lui dit-elle. Appuyez-vous sur moi... Nous ne pouvons être loin...

— Encore une heure de marche, répondit Bridget, et je ne pourrai jamais...

— Reposez-vous un instant. Après, nous repartirons !... Vous prendrez mon bras !... Ne craignez pas de me fatiguer !... Je suis forte...

— Forte !... Pauvre enfant... vous tomberiez bientôt à votre tour !

Bridget s'était remise sur les genoux.

— Ecoutez-moi, dit-elle, j'essaierai de faire quelques pas... Mais, si je tombe, vous me laisserez seule...

— Vous laisser seule ?... s'écria Clary.

— Oui ! ce qu'il faut c'est que vous soyez cette nuit même auprès de votre père... La route est directe... Maison-Close, c'est la première maison qui se trouve à gauche, en avant de la bourgade... Vous frapperez à la porte... Vous direz votre nom... Aussitôt Jean ouvrira...

— Je ne vous abandonnerai pas... répondit la jeune fille. Je n'irai pas sans vous...

— Il le faut, Clary de Vaudreuil ! répondit Bridget. Et alors, lorsque vous serez en sûreté, mon fils viendra me chercher... Il me portera, lui, comme il a porté M. de Vaudreuil !

— Je vous en prie, essayez de marcher, madame Bridget !

Bridget parvint à se remettre debout. Mais elle ne faisait plus que se traîner. Cependant, toutes deux gagnèrent près d'un mille encore.

En ce moment, l'horizon s'éclairait d'une lueur, qui se levait à l'est dans la direction de Saint-Charles. Étaient-ce les premiers rayons de l'aube, et ne serait-il pas possible d'atteindre Maison-Close avant le jour ?

— Partez ! murmura Bridget... Partez, Clary de Vaudreuil !... Laissez-moi !...

— Ce n'est pas le jour... répondit Clary. Il est

à peine quatre heures du matin... Ce doit être le reflet d'un incendie...

Clary n'acheva pas sa phrase. La pensée lui vint comme à Bridget que Maison-Close était peut-être la proie des flammes, que l'asile de M. de Vaudreuil avait été découvert, que Jean et lui étaient prisonniers des soldats Witherall, à moins qu'ils n'eussent trouvé la mort en se défendant !

Cette crainte provoqua chez Bridget un suprême effort d'énergie. Clary et elle, pressant le pas, parvinrent à se rapprocher de Saint-Charles.

La route formait coude en cet endroit, et c'est au delà de ce coude que s'élevait Maison-Close.

Clary et Bridget arrivèrent au tournant de la route.

Ce n'était pas Maison-Close qui brûlait, c'était une ferme, située sur la droite de la bourgade, et dont le ciel réverbérait les flammes à l'horizon.

— Là... c'est là ! s'écria Bridget en montrant sa demeure d'une main tremblante.

Encore cinq ou six minutes, et ces deux femmes y auraient trouvé refuge.

A cet instant, apparut un groupe de trois hommes, qui descendaient la route—trois volontaires, chancelant sur leurs jambes, ivres d'eau-de-vie, souillés de sang.

Clary et Bridget voulurent les éviter en se jetant de côté. Il était trop tard.

Les volontaires les avaient aperçues. Ils se précipitèrent sur elles. De ces misérables, tout était à craindre. L'un d'eux avait saisi la jeune fille et cherchait à l'entraîner, tandis que les deux autres retenaient Bridget.

Bridget et Clary appelèrent à leur secours. Mais qui aurait pu entendre leurs cris, sinon d'autres soldats, moins ivres que ceux-ci, et plus dangereux peut-être !

Soudain, un homme bondit hors du fourré, à gauche de la route, et, d'un coup vigoureux, il étendit à terre le misérable qui violentait la jeune fille.

— Clary de Vaudreuil !... s'écria-t-il.

— Vincent Hodge !

Et Clary s'attacha au bras de Hodge qu'elle venait de reconnaître à la lueur des flammes.

Lorsque M. de Vaudreuil était tombé sur le champ de bataille de St-Charles, Vincent Hodge n'avait pu le secourir, ignorant que, quelques instants plus tard, Jean-Sans-Nom l'avait entraîné hors de la mêlée, il était revenu après les derniers coups de feu, et il était resté dans le voisinage de la bourgade, au risque de tomber entre les mains des royaux. Puis, la nuit venue, il avait essayé de découvrir M. de Vaudreuil parmi les blessés ou les morts, entassés à la lisière du camp. Ayant vainement cherché jusqu'à l'aube ou l'aube allait paraître, il redescendait la route, lorsque des cris l'attirèrent à l'endroit où Clary se débattait pour échapper à un danger pire que la mort.

Mais Vincent Hodge n'eut pas le temps d'apprendre que M. de Vaudreuil avait été transporté dans cette maison, à quelques centaines de pas. Il lui fallut faire face aux coquins, qui avaient abandonné Bridget pour se jeter sur lui. Leurs cris venaient d'être entendus en amont de la route. Cinq ou six volontaires accouraient pour leur prêter assistance. Il n'était que temps pour Clary et Bridget de se réfugier à Maison-Close.

— Fuyez !... fuyez ! cria Vincent Hodge. Je saurai bien leur échapper !

Bridget et Clary remontèrent rapidement la route, tandis que Vincent Hodge, aussi résolu que vigoureux, terrassait ses agresseurs que l'ivresse rendait moins redoutables.

Et, avant que leurs camarades les eussent rejoints, il bondit vers le fourré au milieu de coups de feu qui lui furent tirés sans l'atteindre.

Bientôt, Bridget frappait à la porte de Maison-Close, qui s'ouvrait immédiatement, elle faisait entrer la jeune fille, et tombait dans les bras de son fils.

IV.—LES HUIT JOURS QUI SUIVENT

Maison-Close avait donc offert un abri—précisément, sans doute—à M. et à Mlle de Vaudreuil. Tous deux se trouvaient sous le toit de la " Famille-Sans-Nom ", près de la femme et du fils du traître. S'ils ignoraient encore quels liens rattachaient à

Simon Morgaz cette vieille femme et ce jeune homme qui risquaient leur vie en leur donnant asile, Bridget et Jean ne le savaient que trop ! Et, ce qu'ils redoutaient surtout, c'était qu'un hasard ne vint l'apprendre à leurs hôtes !

Vers le matin de ce jour,—26 novembre,—M. de Vaudreuil reprit quelque peu connaissance. La voix de sa fille l'avait réveillé de sa torpeur. Il ouvrit les yeux.

— Clary !... murmura-t-il.

— Mon père... c'est moi ! répondit Clary. Je suis ici, avec vous !... Je ne vous quitterai plus !

Jean se tenait au pied du lit, dans l'ombre, comme s'il eût cherché à ne point être vu. Le regard du blessé s'arrêta sur lui, et ses lèvres laissèrent échapper ces mots :

— Jean !... Ah !... je me souviens !...

Puis, apercevant Bridget qui se penchait à son chevet, il sembla demander quelle était cette femme.

— C'est ma mère, répondit Jean. Vous êtes dans la maison de ma mère, monsieur de Vaudreuil... Ses soins et ceux de votre fille ne vous manqueront pas...

— Leurs soins !... répéta M. de Vaudreuil d'une voix faible. Oui... le souvenir me revient !... Blessé... vaincu !... Mes compagnons en fuite... morts, qui sait ?... Ah ! mon pauvre pays... mon pauvre pays... plus asservi que jamais !

M. de Vaudreuil laissa retomber sa tête, et ses yeux se refermèrent.

— Mon père ! s'écria Clary en s'agenouillant.

Elle lui avait pris la main, elle sentait une légère pression répondre à la sienne.

Jean dit alors :

— Il serait nécessaire qu'un médecin vint à Maison-Close. Où en trouver ? A qui s'adresser dans la campagne occupée par les royaux ?... A Montréal ?... Oui, là seulement ce serait possible ! Indiquez-moi le médecin dans lequel vous avez confiance, et j'irai à Montréal...

— A Montréal ?... répondit Bridget.

— Il le faut, ma mère ! La vie de M. de Vaudreuil vaut que je risque la mienne...

Ce n'est pas pour toi que je crains, Jean. Mais, en allant à Montréal, tu peux être épié, et, si l'on soupçonne que M. de Vaudreuil est ici, il est perdu !

— Perdu ! murmura Clary.

— Et ne l'est-il pas plus sûrement encore si les soins lui manquent ! répondit Jean.

— Si sa blessure est mortelle, dit Bridget, personne ne peut la guérir. Si elle ne l'est pas, Dieu fera que sa fille et moi, nous le sauverons. Cette blessure provient d'un coup de sabre qui n'a fait que déchirer les chairs. M. de Vaudreuil est beaucoup affaibli par la perte de son sang. Il suffira, je l'espère, de panser sa plaie, d'y maintenir des compresses d'eau froide, pour ramener une cicatrisation que nous obtiendrons peu à peu. Crois-moi mon fils, M. de Vaudreuil est relativement en sûreté ici, et, tant qu'on pourra l'éviter, il est nécessaire que personne ne connaisse le lieu de sa retraite !

Bridget parlait avec une assurance qui eut pour premier effet de rendre à Clary un peu d'espoir. Ce qu'il fallait avant tout, c'était que personne ne fût introduit dans Maison-Close. La vie de Jean-Sans-Nom en dépendait, et plus encore la vie de M. de Vaudreuil. En effet, à la moindre alerte, si Jean pouvait s'enfuir, se jeter à travers les forêts du comté, gagner la frontière américaine, c'était interdit à M. de Vaudreuil.

Au reste, dès ce premier jour, l'état du blessé allait justifier la confiance qu'il avait inspirée à Bridget. Depuis que l'hémorragie avait été arrêtée, M. de Vaudreuil était, sinon plus faible, du moins en possession de toute sa connaissance. Ce dont il avait besoin d'abord, c'était le calme moral, et il l'aurait maintenant que sa fille se trouvait près de lui ; c'était le repos, et il semblait qu'il lui fût assuré à Maison-Close.

En effet, les soldats de Witherall ne devaient pas tarder à quitter Saint-Charles pour parcourir le comté, et la bourgade serait délivrée de leur présence.

FUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL. 7 JUIN 1890

LE REGIMENT

PREMIÈRE PARTIE

LE SOUS-OFFICIER JACQUES

(Suite)

Et content de sa phrase, Patoche eut un sourire galant. Marguerite le regardait avec crainte et surprise. Elle ne savait trop si elle n'avait pas affaire à un fou.

—Malgré cela, reprit Patoche, vous n'êtes pas heureuse.

Elle tressaillit.

—Eh ! monsieur, que vous importe et qui vous fait croire ?

—J'en suis sûr. Ne vous fâchez pas, madame, de ce que je vais vous dire et surtout ne vous alarmez pas. Considérez, en tout ceci, que je suis votre ami, absolument dévoué, et que je n'ai en vue que votre bonheur. Non, madame, vous n'êtes pas heureuse. Le souvenir du passé vous hante. Et la meilleure preuve que je ne suis pas votre ennemi, tenez, madame, c'est que ce passé je le connais et que je n'en ai jamais rien dit. Il a fallu des circonstances exceptionnelles pour m'obliger à venir vous trouver aujourd'hui et à vous le rappeler.

Un tremblement prenait Marguerite des pieds à la tête. Que voulait cet homme à mine louche et sinistre ? Il ne mentait pas. Jadis il avait été mêlé à tout ce drame de son mariage secret et de la naissance de l'enfant à Malpalu. Malgré tout, elle faisait bonne contenance. Tranquille, comme s'il traitait de la vente d'un fonds de commerce, Patoche poursuivait :

—Je vous ai donc plainte de toute mon âme, madame, car j'ai compris le désespoir où avait dû vous plonger l'abandon de votre enfant. J'ai vu vos larmes et vos angoisses, moi, et je n'oublierai jamais un pareil spectacle.

Marguerite joignit les mains avec un geste d'épouvante.

—Par pitié, monsieur, plus bas, plus bas, mon mari pourrait entendre, et si ce n'est mon mari, mes enfants !

Patoche sourit avec bonhomie, pour lancer cette cruauté :

—Vous ne me conseillez plus de vous parler à la troisième personne ?

—Oh ! monsieur pardon.

—Il n'y a pas d'offense, madame, il n'y a pas d'offense, que de fois, en ces vingt ans écoulés, vous avez dû penser à votre pauvre enfant perdu ! que d'imaginaires à son sujet ? Etait-il mort ? Et dans quelles épouvantables circonstances ! Fallait-il le pleurer à tout jamais ? Etait-il vivant ? Et alors qu'était-il devenu ? où était-il tombé ? Dans quelle famille qui le martyrisait peut-être ! Dans quelles anxiétés vous avez vécu, pauvre femme !

Patoche approcha de ses yeux un mouchoir à carreaux, plusieurs fois troué, et fit mine d'essuyer une larme.

—Eh bien, madame, désormais plus de soucis, plus de regrets, plus de ces imaginaires, vous n'aurez plus besoin de vous rappeler le passé. C'est le présent maintenant qui vous charmera ! Je viens vous dire de ne plus pleurer, laissez le sourire reparaître sur vos lèvres, je vous apporte l'espérance.

—Encore une fois, monsieur, expliquez-vous.

—Mieux que l'espérance même, je vous apporte la certitude.

Elle eut un cri, échappé à son amour maternel ; un cri de suprême joie, oubliant tout, et sa famille nouvelle, ses enfants, son mari, et le passé qu'elle avait caché avec tant de soins.

—Mon fils ! Vous venez me parler de mon fils perdu.

—Oui, madame.

—Où est-il ? Que fait-il ? Comment l'avez-vous reconnu ? qui vous a prouvé, qui me prouvera à moi-même ?

—Doucement, madame, doucement, fit Patoche en étendant vers elle une main large dont les ongles étaient en deuil. Chaque chose en son temps et chaque détail à son heure.

Marguerite était en proie à l'émotion la plus vive. Cette espérance qu'un pareil homme faisait naître, cette certitude qu'il annonçait tout cela était-il bien réel ? Un reste de défiance lui venait, inspirée par la physionomie du misérable. Vraiment, il ne ressemblait pas à un messenger de bonheur. Et son sourire donnait à la comtesse comme des nausées.

—Tout d'abord, chère madame, dit Patoche devenant plus familier au fur et à mesure qu'il était écouté avec plus d'intérêt, il faut que je vous renseigne sur votre fils, car c'est en effet de lui que je viens causer avec vous et il est de mon devoir de tranquilliser votre cœur de mère. Soyez donc heureuse complètement, chère madame, votre fils est digne de vous. Il était à craindre qu'ainsi abandonné, élevé au hasard, ayant peut-être sous les yeux de mauvais exemples, il ne tournât mal. Au contraire, c'est un honnête jeune homme qui ne connaît pas encore le bonheur qui l'attend, mais auquel, certes le bonheur est dû, comme une récompense de ses hautes qualités.

Patoche s'arrêta et après une hésitation :

—Dites-moi, madame, avez-vous quelque indice qui puisse vous faire reconnaître votre fils ?

Et l'homme d'affaires coula un regard en dessous vers la comtesse. Un pareil indice pouvait être un obstacle à son intrigue.

Hélas ! non dit-elle.

—C'est malheureux, dit Patoche.

Et il respira, soulagé. Il n'avait plus rien à craindre.

—Madame, dit-il, c'est tout une histoire qu'il faut que je vous raconte, un peu longue peut-être, mais si pleine d'intérêt pour vous, que je suis sûr que vous l'écouteriez jusqu'au bout sans l'interrompre.

Alors, sans aucune hésitation, avec une ressource d'imagination étonnante, il inventa une légende d'après laquelle il avait fait connaissance de Pierre Gironde peu de temps auparavant. Il s'était vivement intéressé à ce jeune homme. Il lui avait rendu des services. Il avait ainsi gagné sa confiance. Et Gironde lui avait raconté son histoire. Quel n'avait pas été l'étonnement de Patoche en entendant Gironde lui dire qu'il avait été trouvé dans la forêt de Russy, non loin du hameau et du château de Chambord. L'année, les détails, l'hiver rigoureux, la neige, tout concordait avec l'histoire de l'enfant de Marguerite. C'est au milieu des broussailles, et non loin du Cosson enflé par les pluies que l'enfant avait été recueilli.

Par qui ? interrogea la comtesse soupçonneuse et qui ne perdait aucun des mouvements de la physionomie de Patoche.

—Par un charbonnier, paraît-il, qui l'adopta, pris de pitié et croyant à un crime. Il s'en alla du pays le lendemain, ayant terminé son charbonnage et il emporta le petit.

—Le nom de cet homme ?

—Gironde fit Patoche au hasard.

Il n'avait pas prévu ces questions de détails, mais confiant dans l'invention de son esprit fertile en intrigues et dès longtemps habitué aux surprises, il était prêt à tout.

—Où demeure-t-il ? Je veux le connaître. Je veux le remercier. Je veux faire sa fortune. Je lui dirai que cet enfant qu'il considère depuis longtemps comme son fils, je ne le lui prends pas, il le verra aussi souvent qu'il le voudra, le changement de situation n'amènera pas de changement dans l'affection que mon enfant lui doit.

—Que je suis heureux de vous entendre parler de la sorte, madame, et comme le père Gironde serait ravi, j'en suis sûr, de vous entendre, lui aussi ! Hélas !

—Que voulez-vous dire ?

—Il est mort.

—Ah ! depuis longtemps ?

—Je ne vous renseignerai pas au juste. Pierre vous le dira lui-même.

—Et la mère adoptive ?

—Morte depuis plus longtemps encore. Pierre ne l'a jamais connue.

Marguerite n'avait aucun soupçon ; c'était son instinct, seulement, qui la poussait à se méfier et à continuer ses questions.

—Où demeuraient-ils ? Où mon fils a-t-il passé sa jeunesse ?

—Dans un petit village de l'Indre. Mais votre fils lui-même se fera un plaisir de vous donner ces renseignements. Je ne veux pas lui déflorer ce plaisir. Il sera si heureux de vous mettre au courant de sa vie.

Il craignait que la comtesse ne fût trop pressante. En gagnant du temps, il donnerait un air de réalité à ces détails.

—A mon tour, monsieur, dit Mme de Cheverny, je vous demanderai si vous avez quelque preuve de ce que vous m'apprenez là. Tout à l'heure je vous disais qu'aucun indice resté sur ce pauvre enfant, qui pût m'indiquer plus tard sa trace et me permette de le retrouver. Mais ce jeune homme qui porte le nom de Pierre Gironde a-t-il, lui, une preuve quelconque de son abandon ? Je ne suspecte pas votre bonne foi.

—Oh ! madame, je suis un honnête homme.

—Non, je ne vous suspecte pas, mais...

—Je vous comprends, madame, je ne vous en veux pas. Vous êtes obligée de vous entourer de garanties. Vous admettez bien que les détails que je vous ai donnés concordent avec vos souvenirs.

—Certes.

—Vous pourriez vous dire : Patoche connaissait comme moi ces souvenirs ; il avait les mêmes souvenirs que moi. Et il en profite, disons le mot, madame, bien que ce mot soit très vilain et qu'il me fasse rougir de honte, il en profite pour me faire "chanter."

Elle fit un vague geste de dénégation. Patoche prit un air attristé et plus bas, comme à regret :

—Je suis pauvre, je suis mal mis, je ne paye pas de mine. Je sais tout cela, mais qu'est-ce que cela fait ? Est-ce ma faute ? Au soupçon qui vous est venu, madame, et dont je ne vous garderai pas rancune, je répondrai seulement ceci : Croyez-vous que, possédant votre secret, si j'avais voulu en profiter, j'aurais attendu vingt ans pour cela ? Vingt ans sans même me montrer à vous, paraître sur votre chemin, pour vous émouvoir et me faire craindre ? Vingt ans sans vous écrire ? Qui donc m'en eût empêché ? Personne. Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Parce que je suis un brave homme, madame. Il avait parlé avec chaleur et conviction, le misérable. Et son raisonnement était si logique que Marguerite en fut frappée. C'était vrai ce qu'il disait. Il aurait pu abuser de ce secret, en user du moins. Elle y avait bien souvent pensé, la pauvre femme, à ce Patoche disparu de sa vie, elle l'avait souvent revu dans ses rêves, apparaissant tout à coup comme un mauvais ange. Elle n'était pas loin de penser qu'elle se trompait sur son compte. Patoche devinait ses impressions. Le clou était enfoncé : il donna le dernier coup de marteau.

—Je ne pouvais avoir de soupçons sur Gironde, comme vous en avez sur moi, madame. Lorsque j'eus entendu ce jeune homme me dire qu'il avait été recueilli pendant le mois de décembre 1859, dans la forêt de Russy je n'eus pas d'hésitation : c'était votre fils. Mais je pensai que des inquiétudes vous viendraient, que vous me suspecteriez et sans expliquer à Gironde les raisons de mes questions, que je mis sur le compte de mon amitié pour lui et de l'intérêt que je lui portais, je lui demandai s'il possédait quelques preuves de la vérité de ce qu'il me racontait. Il fut surpris. "Pourquoi vous tromperais-je ?" dit-il. Dans quel but ?" Et il ajouta avec amertume : "Auriez-vous l'espoir de me faire retrouver ma mère ?" Car, en tout cela il ne songe qu'à sa mère, à vous, madame, comme si un secret instinct l'avertissait qu'il ne doit plus songer à son père. Je n'osai pas réitérer ma demande, mais lui-même, quelques instants après, revenant sur ma question, me dit : "Mon père adoptif avait toujours négligé de faire constater d'une façon régulière mon adoption. Au point de vue de la loi, il ne le pouvait. Les adoptions sont très difficiles avec les lois françaises. Il fallait certaines conditions d'âge qu'il ne pouvait réunir. Mais lorsqu'il sentit ses forces diminuer, lorsqu'il devina que la mort

n'était pas loin, il songea à moi. Il se dit que peut-être un jour il me serait donné d'embrasser ma mère. Je connaissais tous les détails de mon abandon. Il me les avait racontés bien des fois. Ces détails, il voulut leur donner en quelque sorte une consécration. Il fit appeler le maire du village où je fus élevé. Tout le monde me croyait le fils de Gironde, le frère d'Aimée. Mon père adoptif dicta au maire tout ce qu'il pouvait révéler sur moi. Le maire écrivit ; mon père signa ; le maire mit également sa signature. Et il crut devoir apposer à côté de la signature le cachet de la mairie." Et Pierre Gironde, votre fils, madame, ajouta avec un sourire d'une tristesse qui eût tiré des larmes : "Je n'ai pas d'autre preuve d'identité !"

Patoche se leva et la main appuyée contre son cœur :

—Si vous croyez maintenant, madame, que cela suffit pour vous prouver que vraiment Pierre Gironde est l'enfant abandonné dans la forêt, dites un mot et je vous l'amènerai quand vous voudrez, ou, si vous craignez sa présence auprès de vous, en cet hôtel, rien ne vous sera plus facile que de vous rencontrer avec lui chez moi, rue Saint-Honoré. Si vous êtes persuadée, au contraire, que je suis un imposteur, je n'ai plus qu'à me retirer, madame ; je me retirerai navré, mais j'emporterai du moins, avec la satisfaction d'avoir fait mon devoir, l'assurance que vous vous préoccupez peu de ce fils perdu ; que sa découverte vous créerait des ennuis que vous voulez éviter et qu'ensomme le meilleur moyen pour vous de continuer à vivre heureuse, c'est encore de laisser au hasard, qui a si bien fait les choses jusqu'aujourd'hui, le soin de veiller sur Gironde. Vous ne connaîtrez alors jamais ce pauvre enfant et lui ne connaîtra jamais la mère à laquelle il a tant rêvé.

—Oh ! monsieur, monsieur, dit-elle, avec élan, ne croyez pas que je sois mauvaise mère. Il ne s'est pas passé un jour de ma vie sans que j'aie pensé à cet enfant perdu. Pas un jour, je le jure, sans que je fusse effrayée des misères qui avaient accompagné sa vie, s'il était vivant. Je l'aime, ce fils inconnu de toute l'ardeur de ma tendresse maternelle. Oh ! monsieur, ne vous offensez pas de ce que je vous ai dit, des demandes que je vous ai faites. N'était-ce pas tout naturel ? Je n'ai pas eu peur d'être trompée par vous, mais vous pouviez être trompé vous-même. De là mes hésitations.

—Je suis heureux de vous entendre parler ainsi, madame.

Et Marguerite, les joues animées, les yeux brillant de larmes :

—Mon fils, mon fils perdu. Je vais le revoir ! Toi après qui j'ai tant soupiré, qui as manqué à ma vie, souvenir vivant de mon enfance. Toi qui sans doute est le portrait de Julien, tu n'es pas mort. Je te reverrai. Mon fils. Mon fils. Ah ! monsieur, ce serait mal de méconnaître ma tendresse pour lui. Je ne me dissimule pas que cet enfant est un danger pour moi puisque mon mari ignore ce secret de mon passé, mais peu importe. Dieu protège les mères. Depuis plus de vingt ans, ce fils est sevré des caresses de la sienne, que ferai-je bien pour qu'il oublie ? Certes, j'aime mon fils Bernard et ma fille Bernerette si tendres tous deux et si doux, mais je me sens toute troublée à la pensée de revoir cet autre, abandonné et malheureux. Il me semble que je n'ai jamais été mère, que je le deviens pour la première fois ! mon fils ! mon fils ! et il pensait à moi, dites-vous, monsieur, sans me connaître ? Il vous parlait de sa mère ? Il l'aime ! ah ! comme son pauvre cœur doit être ulcéré, et comme il a dû souffrir en voyant, autour de lui, les autres petits sous les baisers de leurs mères !

—Oui, madame, il vous adore, et il sera pour vous une source nouvelle de bonheur, n'en doutez pas.

—Quand le verrai-je ?

—Dès que vous le désirerez, madame.

—Demain, je ne suis pas libre.

—Après-demain, à deux heures, si vous le voulez.

—Irai-je chez vous ?

—Ce serait, à mon avis, plus prudent.

—Soit donc, votre adresse ?

—Vous l'avez sur ma carte.

—Après-demain donc ?

—Après-demain !

Patoche sortit. Et Marguerite infiniment troublée rentra chez elle, tomba sur une chaise, se répétant : "J'ai retrouvé mon fils perdu !" Et abîmée dans sa rêverie, elle pleurait doucement.

VII

Ne laissons rien au hasard, s'était dit Patoche en sortant de chez Mme de Cheverny.

Et il avait couru chez Moriani, rue de Courcelles. Il trouva le jeune homme chez lui. Patoche lui tendit la main en souriant. Moriani ne la prit pas. L'homme d'affaires ne s'en offensa point. Et avec un grand air de bonté :

—Mon fils, je désire que tu me donnes deux renseignements.

—Que voulez-vous savoir ?

—Le nom du village où habitait Pierre Gironde, le vrai, celui dont tu as pris le nom, avant de venir être apprenti à Paris.

—Boncourt, dans l'Indre.

—Boncourt se dit Patoche en se frappant le front. J'y ai vendu une propriété dans le temps. Et j'y ai vu le maire, à plusieurs reprises. Comme cela tombe.

—Le maire s'appelle Matoret, dit Moriani. J'ai trouvé son nom dans les papiers de Gironde après sa mort.

—Matoret, c'est cela même. Dis-moi, Pierre Gironde, le vrai, et sa sœur, étaient-ils nés à Boncourt ?

—Non.

—De mieux en mieux. Je ne veux pas en savoir d'avantage.

—Pourquoi ces questions ?

—Je te le dirai demain ; après demain je t'invite à venir déjeuner avec moi, rue Saint-Honoré ; à midi précis, n'est-ce pas, mon garçon ? Sois exact, car à deux heures Mme de Cheveny viendra te serrer sur son cœur.

Et comme Moriani, pâlisant tout à coup, ne retenait pas un geste de désespoir, la figure de Patoche changea, quitta son air bonhomme. Les traits semblèrent se tendre, se creuser. Les yeux lancèrent un regard d'une cruauté froide. Il y eut sur tout cela je ne sais quoi d'implacable.

—Moriani, j'ai l'œil sur toi. Je te tiens. Pas de faiblesse. Je te jure que si tu me trahis, je ne te manquerai pas !

Et il sortit sur ce mot. Rentré chez lui, il se mit en devoir de préparer les papiers qui devaient prouver l'identité de Pierre Gironde. Parmi ses dossiers, il retrouva facilement l'écriture de Matoret, le maire de Boncourt, des pièces émanant de la mairie, et où se trouvait même le cachet communal. Il retrouva même une lettre écrite par lui quelques mois plus tard à Matoret et qui lui avait été retournée par la poste, Matoret étant mort dans l'intervalle.

—Je suis vraiment servi, par le hasard murmura le gredin.

Et il se mit en devoir de composer, en imitant l'écriture de Matoret, une grosse écriture tremblée d'homme qui tient plus souvent la charrue que la plume, une déclaration où le père Gironde racontait l'histoire de l'abandon de l'enfant dans les broussailles couvertes de neige de la forêt de Russy. Après quoi il signa le nom de Matoret et le nom de Gironde. Il ne lui manquait, pour donner à cette pièce toute sa vraisemblance, que le cachet de la mairie. Patoche n'était pas embarrassé pour si peu. Il commanda le cachet ce jour même chez un fabricant de la rue de Provence et le lendemain soir on le lui apportait. Un très beau cachet à l'encre noire, large comme une pièce de cinq francs en argent, s'était bientôt près de la signature de Matoret, lui offrant sa consécration officielle.

—Maintenant je suis prêt, dit-il.

La matinée du lendemain lui parut très longue. Il attendit Pierre Gironde avec impatience. Gironde fut exact. A midi, il sonnait et entra. En déjeunant, Patoche lui rendit compte de ce qu'il avait fait, lui montra les papiers signés de Matoret et du père Gironde, enfin lui fit la leçon de manière à ce que Moriani n'hésitât pas. L'autre écoutait d'un air sombre, mangeant du bout des dents. Evidemment, il répugnait à cette comédie. Il fut pris d'un tressaillement si violent, au coup de sonnette qui

annonçait la comtesse, que Patoche lui glissa à l'oreille :

—Songe aux travaux forcés, mon garçon, songes-y bien !

Et Marguerite entrant ne trouva plus devant elle que les deux hommes résolus, l'un malgré lui, l'autre de gaieté de cœur à abuser de sa bonne foi, à se jouer de sa tendresse et des souffrances maternelles.

Patoche était un peu plus propre que d'habitude. Il avait une chemise neuve et il avait brossé ses vêtements, l'habit, le gilet et le pantalon noirs immuables. Gironde était vêtu d'un complet gris de fer très moulé à sa taille et qui en dégagait toute la souplesse et l'élégance. Il était bien un peu pâle, mais puisque ses prières à Patoche avaient été vaines, puisqu'il fallait choisir entre deux alternatives, se déshonorer et se perdre, expier le crime, d'autrefois, ou se sauver en trompant cette mère, son parti était pris.

Au coup de sonnette de Marguerite, ils se levèrent de table tous les deux. Moriani resta dans la salle à manger, une petite pièce très obscure donnant sur une cour étroite aux murs jaunes. Patoche entra dans son bureau, là où trônait la caisse majestueuse, et alla ouvrir. Mme de Cheverny se glissa dans la bureau. Patoche referma la porte.

—Madame, dit-il, ayez toute confiance, vous êtes ici sous la protection d'un honnête homme. Vous n'avez rien à craindre.

Marguerite, violemment émue, le cœur tressautant à lui faire mal, se taisait, ne trouvant pas un mot. Elle regardait silencieusement autour d'elle, étonnée de ne voir que Patoche, l'interrogeant des yeux, en dépit de tout craintive et point rassurée.

—Calmez-vous, chère madame, il est ici ! dit Patoche.

—Au moins, fit-elle, recouvrant la parole, vous lui avez dit que je n'ai jamais cessé de l'aimer, de le regretter ? Vous lui avez dit que je suis innocente de son abandon ? qu'il n'a été arraché de mes bras que par la force, que par un crime ? Car ce fut pour éviter un crime que son père l'emporta, en cette nuit d'hiver ? Vous lui avez tout dit ? Vous n'avez rien caché ?

—Oui, madame, il vous attend, il vous aime.

—Et il est ici ?

—Après de vous, madame... son cœur débordait d'impatience. Un mot de vous, madame, et il sera dans vos bras, soyez forte. La trop grande joie est, comme la trop grande douleur, souvent dangereuse.

—C'est étrange, murmura la pauvre femme, je ne puis croire à tant de bonheur. Mon cœur est serré, je suis triste, et j'ai des pressentiments sinistres.

Elle soupira. Elle était assise dans l'unique fauteuil qui décorait le bureau de Patoche. La tête baissée, les mains sur les genoux, vêtue de couleur sombre, elle avait l'air en deuil. Patoche, discret, se tenait à l'écart, attendant ses ordres, ne voulant point l'importuner. Elle se tourna de son côté.

—Je l'attends, dit-elle. Qu'il vienne. Mais laissez-moi seule avec lui, n'est-ce pas ?

—Certes, madame.

Il s'inclina respectueusement et se dirigea vers la salle à manger. Presque aussitôt il reparaisait, tenant Gironde par la main. Celui-ci marchait la tête basse, comme un condamné.

—Madame, dit-il, soyez heureuse. Et toi, Pierre, donne-lui toute ta vie pour lui faire oublier ces vingt années passées sans toi.

Il se retira, mais il eut soin de glisser en partant à l'oreille de son complice :

—Je ne te perds pas de vue. De la salle à manger j'entendrai tout.

Marguerite et Gironde restaient en présence. Gironde ne la regardait pas pour ainsi dire. Il n'osait. Marguerite, seule, l'examinait, presque sans le voir, car ses yeux étaient voilés ; et ses lèvres étaient trop lourdes, trop chargées de sanglots pour qu'elle pût parler. Cette situation bizarre dura longtemps. Elle eût duré plus longtemps encore si Gironde n'eût prononcé un mot, un seul, d'une voix très basse, comme une plainte, comme un soupir, comme un suprême appel résumant les souffrances du passé et les espérances de l'avenir. Et ce mot fut : (A suivre)

USAGES ET COUTUMES

L'HOSPITALITÉ. (Suite)

Les flambeaux doivent être garnis de bougies neuves, avec le petit écran indispensable à certains yeux. Les pelotes sont couvertes d'épingles et on placarde, bien en vue, une petite carte bristol, où l'on indique l'heure des trains aux stations les plus voisines, telles des courriers (arrivée et départ) du bureau de poste qui dessert la maison.

Le lit doit être très soigné, et le cabinet de toilette ou la simple table de toilette tout autant. Beaucoup de personnes, d'une délicatesse extrême, ont des répugnances insurmontables, il faut leur épargner le supplice de vaincre, chez vous, celles que certaines négligences leur inspireraient. On place une pile de serviettes sur la toilette et une boîte de savons intacte. Il est probable que l'invité ne l'ouvrira pas, qu'il apportera celui qui est nécessaire, mais s'il venait à oublier de se munir de quelques menus objets, il ne faut pas qu'il ait l'ennui, la gêne de vous les demander.

En général, on va au-devant de son invité, et à l'arrivée du train ou de la voiture, on s'inquiète de ses bagages, pour lui épargner l'ennui de retrouver ses malles.

Parvenu à la maison, après qu'il a serré la main de ceux qui n'étaient pas venus à sa rencontre, on le conduit à sa chambre, où il rétablit un peu d'ordre dans sa toilette, si même il ne change pas de costume.

Au cas où l'heure du repas serait encore éloignée, on lui fait porter quelque chose chez lui : un bouillon, une tasse de thé ou du chocolat. C'est ce moment qu'on choisit pour lui de mander ce qu'il prendra tous les matins. En effet, les uns sont habitués au lait, d'autres au café, au thé, etc., etc. Il faut prendre soin de satisfaire les goûts de chacun.

Ces détails matériels ne sont rien en comparaison des autres devoirs de l'hospitalité. Il faut, à tout prix, distraire, amuser, charmer l'invité. Les gens indolents font donc mieux de se refuser la satisfaction de recevoir leurs amis. C'est qu'on est tenu d'organiser des promenades, des excursions intéressantes ; en ville, des visites d'églises, de musées, etc. ; à la campagne, des parties de pêche, de chasse, des plaisirs d'intérieur pour les jours pluvieux. (A suivre).

L'honorabilité et l'intégrité de la direction de la Cie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane sont maintenant pleinement établies par tout le pays. Tous ceux qui en connaissent quelque chose, savent que tous les tirages de la compagnie ont été faits avec la plus grande franchise, et que tous les prix ont été payés en entier et promptement. Des milliers sont prêts à en témoigner. La charte de la présente compagnie doit durer encore cinq ans.

Avis aux mères.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par les mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolite les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

Cravates job de 50c pour 25c
Corps et Caleçons mérino de \$1 pour 75c
Chemises non-lavées à 75c supérieure
Chemises sur commande \$1.50
Voyez nos Chapeaux de \$1 et plus

GUIMOND
15 ST-LAURENT

Banque Ville-Marie

AVIS

Est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi pour cent (3½%) payable le deuxième jour de juin prochain, a été déclaré pour le semestre courant, sur le capital versé de cette institution.

Les livres de transports seront en conséquence fermés du 21 au 31 mai inclusivement.

AVIS est aussi donné que l'assemblée générale annuelle des actionnaires de la dite Banque, aura lieu en son bureau principal, à Montréal, MERCREDI, le DIX-HUIT JUIN prochain, à MIDI.

Par ordre du Bureau de Direction,
U. GARAND.
Caissier.

Montréal, 24 Avril 1890.

Banque Jacques Cartier

DIVIDENDE No 49

Montréal, 23 avril 1890.

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS ET DEMI pour cent, sur le capital versé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au Bureau de la Banque, à Montréal, le et après LUNDI, le deux Juin prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 19 au 31 Mai, les deux jours inclus.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au Bureau de la Banque, MERCREDI, le dix-huitième jour de Juin prochain, à une heure p.m.

Par ordre du Bureau,
A. DE MARTIGNY.
Direct.-Gérant.



La Chevelure, c'est la Santé!

Le REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il empêche la chute des cheveux et en active la croissance.

LE REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE est une lotion douce et rafraichissante, sans égale comme pommade et convenant particulièrement aux enfants.

LE REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE n'est pas une teinture, c'est un stimulant et un tonique. Cette préparation est de plus exempte de tout produit chimique dangereux ainsi que l'atteste un grand nombre de témoignages des meilleurs autorités médicales. Chez tous les pharmaciens, 50 cts. la bouteille.

S. LACHANCE, seul propriétaire,
1538 ET 1540 RUE STE-CATHERINE, MONTRÉAL.

MAISONS RECOMMANDEES

SOREL
HOTEL BRUNSWICK. J. Fish, Prop.

TROIS-RIVIERES
N. E. MORISSETTE, 148, rue Notre-Dame
Tapis, Mérinos à Soutanes, etc.

HOTEL DUFRESNE
JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

MONTRÉAL
THE BRITISH CIGAR STORE

1574, rue Notre-Dame.

RESTAURANT VICTOR

594, rue Lagachetière

CHAUSSURES

J. D. LATOUR & CIE., 1831, r. Ste-Catherine

HOTEL DU CANADA
A. C. SABOURIN, propriétaire

Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Therese

MONTRÉAL

Ses lunches à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.

HOTEL RICHELIEU
ISIDORE DUROCHER & CIE

MONTRÉAL

Cet Hôtel de première classe, si bien connu du public, vient de réouvrir; ces entrées sont maintenant sur la rue Saint-Vincent, et il n'y aura plus de communications par la Place Jacques Cartier.

HOTEL RIENDEAU

58 & 60 PLACE JACQUES CARTIER

Montréal

Cet hôtel de première classe, qui était autrefois au No 61, rue Saint-Gabriel, vient d'être transporté au No 60, Place Jacques Cartier.

Prix très modérés, cuisine française.
J. RIENDEAU, Propriétaire.

J. BISAILLON,
1599, Rue Notre-Dame

Spécialité de Parfumeries Françaises des Célèbres maisons Parisiennes

Articles de Fantaisie, Perruques, Braids et Toupets.—Chambres de bain pour Dames et Messieurs.

F. X. Z. GERMAIN,
1396, Rue Sainte-Catherine

MARCHAND DE MEUBLES NEUFS ET DE SECONDE MAIN

Le plus haut prix sera payé pour les Meubles de Seconde Main.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 — RUESAINT - JACQUES — 180

Edifice de la Banque d'Epargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

Élèveur 4e plancher. Chambre 3 et 4

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

724 NOTRE - DAME, MONTRÉAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

ANNONCE DE
JohnMurphy & Cie

Habillements pour Garçons

Nous tenons constamment en magasin l'assortiment le plus complet d'habillements pour garçons pour tous les âges et dans tous les prix.

Habillements Matelots, couleur drab
Depuis 75 cents

Habillements Matelots, en serge bleu marin, depuis \$1.00

Habillements en Galatia Bane très jolie
Seulement \$1.75

Habillements en Jersey, depuis 95 cents

Habillements en velour,
Habillements en tweed,
Habillements en serge noir
A bon marché

JERSEY'S ! JERSEY'S !!

Nous avons le plus grand choix de jerseys pour dames, et les plus hautes nouveautés.

Bon Jersey noir tout laine, depuis 95c.

Bon Jersey Couleurs, depuis \$1.25

GRAND CHOIX

et Robes de matins, en Indienne, en flanelle d'été, et cachemire

MATINEES

En flanelle d'été, en mousseline, en soie, un grand assortiment.

Pour enfants

Bonnets en mousseline, Robes en galatia guillaume, et étoffe jersey, un grand assortiment.

N'oubliez pas notre grande vente de Rideaux et Tapis de tables à 25% d'escompte

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Demandez le Pond's Extract. Evitez les Imitations



Fac-Simile du Flacon enveloppé de papier chamois.

POUR

Tous les Maux
Hémorrhoides
Contusions
Catarrhes
Blessures
Douleurs
Brûlures
Toilette

SERVEZ-VOUS DE
POND'S EXTRACT

Il guérit les
Engelures
Enrouements
Rhumatisme
Maux d'Yeux
Hémorrhagies
Inflammations
Maux de Gorge

Préparé seulement par la
POND'S EXTRACT CO.
76 Fifth Avenue
New York

Colonne Carsley

Franges artistiques
Franges artistiques

Toutes les dames devraient venir examiner l'assortiment considérable de franges artistiques en soie que nous avons en magasin.

S. CARSLY.

Franges pour tasseaux
Franges pour tasseaux

De toutes nuances, convenant pour rideaux, tasseaux, etc. Prix 10c la verge et au-dessus.

S. CARSLY.

Ceintures pour dames
Ceintures pour dames

Dans les derniers goût, comprenant la mode Marguerite, Lawn Tennis, Newmarket et la nouvelle couture Oose Belt.

S. CARSLY.

Ceintures en toile
Ceintures en toile

Convenant pour costumes d'été, de couleurs assorties.

S. CARSLY.

8c—Perle romaine—8c
8c—Perle romaine—8c

Le bouton en perle romaine, le meilleur pour les étoffes à robes que l'on fait laver; nuances dans les derniers goût, 8 cts la douzaine.

S. CARSLY.

Boutons pour robes
Boutons pour robes

En acier, jais, or, argent, perle, ivoire, or et en soie, l'assortiment le plus considérable que l'on ait jamais vu en Canada.

S. CARSLY.

Nouveautés dans le département des dentelles

Nouveautés en dentelles
Nouveautés en toiles
Nouveautés en mousselines
Nouveautés en soies

Cols en dentelle, 10 cts et au-dessus chacun.

Cols en soie, 5 cts et au dessus chacun.
Cravates en mousseline, 5c chacun.
Cravates en soie, 10c chacune.
Mouchoirs en soie, 11c chacun.

S. CARSLY.

Département des Modes

Le plus grand assortiment de chapeaux et bonnets non garnis, au Canada.

Tous des dernières formes

Dès qu'une nouvelle forme fait son apparition, nous nous la procurons. Nous ne nous occupons pas de l'encroûtement. De nouveaux patrons nous arrivent chaque semaine de Londres, Paris et New-York.

S. CARSLY.

Département des Modes

Dentelles
Fleurs
Rubans
Plumes
Dentelle jais
Epingles
Broches

En un mot tout ce qu'une dame a besoin pour garnir elle-même des chapeaux.

S. CARSLY.

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
Qui coudra avec douceur,
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

S. CARSLY

1765, 1767, 1769, 1771, 1773, 1775, 1777, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

3512



Une nourriture parfaite pour les malades c'est

Le Johnston's Fluid Beef

LE GRAND DONNEUR DE FORCES

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1889..... \$2,025,192.58
Sécurités pour les assurés..... 1,837,286.41

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français.

J. H. ROUTH & Cie., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES DE GEO TUCKER

EMPLATRE DES MONTAGNES VERTES SIROP BOTANIQUE DE GEO TUCKER EST. GARANTI DE GUERIR LA TOUX ET LA COQUELUCHE

ARRAPAHOU

DE BAUME DES MONTAGNES VERTES POUR LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.

<p>\$5.000 DE RÉCOMPENSE POUR DE MEILLEURES MEDICINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET ÉPICIERS RESPECTABLES DEPOT CHEZ</p>	<p>MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.</p>	<p>N'OUBLIEZ PAS DE DEMANDER LES PETITES PILULES POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE DE GEO TUCKER POUR LA PURGATION. DYSPEPSIE. CONSTIPATION ETC</p>	<p>DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMEDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER</p>
--	--	---	---

LYMAN, FILS & CIE 429, RUE GRAIG EN FACE DU CHAMP DE MARS
PHARMACIE EN GROS, RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Alcide Chausse
Architecte
No. 1541, Rue St Catherine.
Montreal.
Téléphone Bell 6504.

ETABLIE EN 1870

Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en lampes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE
10—RUE DE BRESOLES—10
Bâtisses des Savons) MONTREAL

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeons de toute sorte.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousseur et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donne un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache, P. Q.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr.; Union postale, un an 20 fr.; six mois: 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

Attraction sans précédent

Plus de deux millions distribués



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ÉTAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

En Renommée durant Vingt Ans, pour l'Intégrité de ses tirages et le paiement exacte de ses prix

Attesté comme suit :

" Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. J. ...
J. A. Emery

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

E. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanauz, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

TIRAGE MONSTRE

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS,

MARDI, LE 17 JUIN 1890

PRIX CAPITAL - - - \$600,000

100,000 Billets à \$40 chaque. Moitié, \$20
Quart, \$10. Huitième, \$5. Quarantième, \$1

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$600,000 est.....	\$600,000
1 PRIX DE 200,000 est.....	200,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
2 PRIX DE 20,000 sont.....	40,000
5 PRIX DE 10,000 sont.....	50,000
10 PRIX DE 5,000 sont.....	50,000
25 PRIX DE 2,000 sont.....	50,000
100 PRIX DE 800 sont.....	80,000
200 PRIX DE 600 sont.....	120,000
500 PRIX DE 400 sont.....	200,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$1,000 sont.....	100,000
100 PRIX DE 800 sont.....	80,000
100 PRIX DE 400 sont.....	40,000

PRIX TERMINANT

1,998 PRIX DE \$200 sont.....	\$399,600
3,144 prix se montant à.....	\$2,159,600

AGENTS DEMANDES

Pour prix aux clubs et autres informations adressez-vous aux soussignés. Ecrivez lisiblement et donnez votre résidence, ville, comté, rue et numéros.

Les retours par maille se feront plus rapidement en nous envoyant une enveloppe portant votre propre adresse. Nommez LE MONDE ILLUSTRÉ.

IMPORTANT

S'adresser à M. A. DAUPHIN, New-Orleans, La.

ou M. A. DAUPHIN, Washington, D. C.

Par lettres ordinaires, contenant mandats émis par toutes les Compagnies d'Express, New-York Exchange, ou Traités et Mandats-Poste.

Adressez vos Lettres Enregistrées contenant de l'Argent à

NEW ORLEANS NATIONAL BANK,

New Orleans, La.

Souvenez-vous que le paiement des Prix est Garanti par Quatre Banques Nationales de la Nouvelle-Orléans, et que tout billet porte la signature du Président d'une institution dont les droits d'exister sont reconnus par les plus hautes cours; par conséquent, défiez-vous des contrefaçons ou des proportions anonymes.

Une Piastre est le prix de la plus petite partie ou fraction d'un billet émis par nous dans aucun tirage. Ce billet pourra offrir pour moins d'un dollar, portant notre nom, est fait dans le but de frauder.